

ROLAND VARTOGUE

CARAVANE

La Fortune de l'Orbiviate

Prélude au Tome I

Illustrations : Bruno Laurent

Relecture : David Chauvin, Paul Couaillier, Thomas Doucende, Marianne Lesage

AU CŒUR DU PILIER

La ville de Roker nec n'avait plus d'eau. Et lorsque Tacen, l'enfant du pays, trouva comment remédier à cet épineux problème, il fut accueilli en héros. Sans doute l'eut-il été dans une moindre mesure si on avait appris qu'il était responsable de cet état de fait.

Proclamer la sécheresse aurait peut-être été légèrement alarmiste. Au sommet de la colonne rocheuse où elle avait été bâtie, la cité était arrosée par une pluie presque incessante, si bien qu'il était aisé de collecter l'eau nécessaire aux usages quotidiens. Mais les canalisations soigneusement aménagées à travers la ville crachaient par à coup de minces filets d'eau, comme des vieillards cacochymes ; les fontaines peinaient à remplir leurs bassins, le courant qui grondait naguère n'avait laissé dans les tuyaux qu'un souvenir d'humidité.

La situation perdurait depuis deux semaines déjà et nul n'avait avancé d'hypothèse valable jusqu'à ce que Tacen entre dans la partie. Originaire de la cité, il était négociant pour le compte du puissant marchand Fareng. Le hasard seul voulait qu'il fût précisément de passage à Roker nec.

Autour de lui trois notables de la ville – les pères Régord et Lerban et la bourgmestre Anelle – écoutaient avec attention les explications de Tacen.

Celui-ci avait étalé sur la table un plan de Roker nec. Une coupe du pilier représentait l'impressionnant réseau de grottes et de galeries naturelles qui le creusait, ainsi que la formidable machinerie qui y avait été placée : tuyauterie, pistons, rouages et vases communiquant formaient une mécanique complexe qui avait pour seul but d'alimenter la ville en eau courante.

— Par les coupes, jura Lerban. Par quel miracle possédez-vous un tel document ? Je croyais tous les plans originaux de la ville disparus depuis des siècles.

— Ils le sont, hélas, rétorqua Tacen. Ceci est une copie de la main même de Vanière, le docte qui conçut le système d'irrigation. Il en fit don à la bibliothèque de Gordolle, mais les siècles passant le document changea plusieurs fois de mains. Il finit dans celles de Mandrell, docte au service de Rasène Fareng.

Tout cela était parfaitement véridique.

— Dès que nous avons appris la situation de Roker nec, le docte, Fareng et moi-même nous sommes penchés sur le problème. Il nous est apparu bientôt que ce document était la clef.

Toute cette partie par contre était un mensonge éhonté.



En réalité, Tacen élaborait depuis quelques mois un stratagème qui lui permettrait de pénétrer dans la citerne nichée au centre du pilier de Roker nec.

La lutte commerciale que se livraient Taléron de Pollen et Fareng de Raékanne était un fait connu dans tout l'Orbivate. Peu de personnes en embrassaient néanmoins tous les aspects. Nul ne savait, par exemple, quelle rivalité existait entre les deux marchands pour le contrôle de certaines technologies.

Mandrell était un génie, au service de la famille Fareng depuis des années. En fait, nombre des machines construites par Taléron l'avaient été selon des plans qu'il lui avait volés. Parfois, il y apportait des améliorations, parfois le modèle qu'il parvenait à copier était déjà dépassé techniquement. Fareng enrageait à chaque nouvelle contrefaçon, mais ne pouvait rien faire d'autre que tenter de se prémunir des manigances de son concurrent.

Et puis, ces deux dernières années, Taléron avait rattrapé puis devancé Fareng sur son marché de prédilection : les étoffes. L'employeur de Tacen ne pouvait laisser passer cela. Qu'il ait ou non initialement volé les plans, Taléron était cette fois parvenu à leur apporter une modification telle que son industrie ridiculisait celle de Fareng. Depuis lors, ce dernier tentait désespérément de trouver un moyen de pénétrer dans le repaire secret de Taléron, creusé au cœur du pilier.

Alors qu'il écumait le marché de Raékanne à la recherche de nouveaux produits, Tacen était tombé sur une série d'articles particulièrement intéressants. Le vendeur prétendait les avoir glané çà et là, échoués en Orbiviate, mais le négociant n'était pas dupe.

L'un des produits était enfermé dans une boîte hermétique. Quand Tacen voulut savoir ce qu'elle contenait, le vendeur lui confia qu'il y avait là un organisme – animal ou végétal – il ne le savait pas, une créature sensible à la lumière, qui mourrait sous une lumière aussi faible soit-elle. C'était un être aquatique autotrophe qui tirait son énergie non de la lumière mais du métal, duquel il était hautement dépendant.

— Comment pouvez-vous en savoir autant sur cette chose, si vous ne pouvez pas même la voir ? avait demandé Tacen.

L'homme avait souri de façon énigmatique.

— L'œil ne peut tout voir.

— Je doute que vous vendiez un jour cet article, avait répondu Tacen sans se démonter.

— La boîte est là depuis dix ans, qu'elle y reste encore autant. J'ai d'autres choses à vendre.

Tacen s'apprêtait à passer outre, lorsqu'une idée le frappa comme une évidence. Quelques jours plus tard l'organisme se retrouvait propulsé dans le bassin de collecte des eaux de Roker nec, plongeait directement dans le réservoir central et s'établissait après un léger temps d'adaptation sur la grille du canal principal, faisant diminuer le débit d'eau à mesure qu'il s'épanouissait dans son nouvel environnement.



— C'est là, continuait Tacen en désignant le point de pompage sur le schéma, que se trouve assurément notre problème. Quelque chose doit boucher l'arrivée d'eau.

— Cela semble curieux, fit Régord, pensif, jamais une telle chose ne s'est produite depuis que le système a été conçu il y a un millier d'années.

— Que quelque chose ne se soit jamais produit ne signifie pas qu'il ne peut pas se produire. En tous les cas, c'est notre piste la plus sérieuse. Il faut envoyer quelqu'un dans le réservoir pour vérifier.

— Envoyer quelqu'un ? s'exclama Anelle. J'espère que vous avez de puissants prêtres de Nydali parmi vos connaissances, car il nous faudra un homme capable de respirer sous l'eau.

— Si vous le permettez, je me porte volontaire pour m'y rendre. J'ai toujours aimé ma ville et je serais heureux de visiter l'envers du décor.

La requête parut tout à fait acceptable. D'autant plus qu'il n'était pas dit qu'un volontaire se présente de sitôt pour plonger en apnée dans des eaux glaciales afin de nettoyer une grille qui n'était peut-être même pas bouchée.

Le conseil improvisé fit donc porter un message à Herst, factotum de la ville, chargé notamment de l'entretien des infrastructures et du système de pompage. Il fut donné rendez-vous à Tacen pour l'après-midi même et il eut à peine le temps de faire un saut à la demeure que Fareng possédait en ville pour y prendre le matériel dont il avait besoin.

Le grand escalier de Roker nec tournait autour du pilier qui soutenait la cité sur des centaines de mètres de hauteur. Tant et si bien que lorsque les grimpeurs parvenaient au sommet, la plupart étaient bien trop exténués pour remarquer la petite porte qui se dessinait dans une alcôve à trois mètres de l'arrivée. Faite de métal, elle avait certainement connu des jours meilleurs comme en attestaient ses couches de peintures séculaires qui s'écaillaient avec tristesse.

Cette porte, Tacen l'avait remarquée depuis son arrivée à Roker nec deux mois plus tôt. Elle était la cause principale de ses soucis. S'il l'avait forcée, Taléron en aurait rapidement été informé. Il devait agir dans une totale discrétion, aussi avait-il dû faire en sorte que son intrusion paraisse

des plus naturelles. Les actes commis au grand jour étaient bien souvent ceux qui attiraient le moins l'attention.

Le seul autre passage vers la citerne était l'entrée des eaux de collecte. Malgré tous ses efforts, il lui aurait paru difficile de passer dans une canalisation de vingt-cinq centimètres de diamètre. Cela n'avait présenté par contre aucune espèce de difficulté pour l'organisme, à qui il était arrivé les péripéties que l'on sait.

Quand Tacen descendit la volée de marches qui conduisaient à la porte de service, celle-ci était déjà ouverte. Devant elle deux hommes s'entretenaient. L'un d'eux, habillé de façon simple devait être Herst. L'autre était vêtu d'un long manteau crasseux, son visage dissimulé par un chapeau noir à large bords. L'appariteur détournait régulièrement le visage à chaque fois que l'inconnu lui parlait.

— Bonjour, fit Tacen en tendant la main au factotum, je suis Tacen.

L'inconnu tendit la main à son tour et Tacen n'eut d'autre choix que de la serrer.

— Bonjour, Monsieur, je me nomme Karsins, Camelot de mon état.

Tacen dut s'agripper au rebord de la porte de sa main libre pour ne pas défaillir. Le colporteur avait une haleine à indisposer un bouc.

— Je montrais quelques-uns de mes produits à cet excellent citoyen et je...

— Nous sommes plutôt pressés, le coupa Tacen auquel les lois de la politesse importaient peu face à l'odeur nauséabonde. Nous allons tenter de régler ce problème d'eau, vous comprendrez que nous n'ayons pas de temps à perdre.

— Ah oui... Je comprends même très bien. Ce qu'il vous faudrait c'est un objet mythique qui puisse vous porter chance dans votre entreprise. J'ai justement ce qu'il vous faut ici même.

Le camelot sortit de sa besace un vieil os à demi rongé.

— Une phalange de Tegos.

— Une phalange authentique ? fit Tacen.

— Authentique, monsieur.

— De Tegos, fille de Kentros ?

— Parfaitement, monsieur, sa fille légitime.

— Tegos l'Immortelle comme on la nomme ?

Le camelot chercha à répliquer et nul doute qu'il eût fini par trouver une explication des plus satisfaisantes, mais Tacen s'engouffra par la porte ouverte. Agrippant Herst par la manche, il l'entraîna à l'intérieur, puis referma la porte d'un coup sec.

Les galeries avaient été creusées par les dieux et aménagées par les hommes. Des gouttes tombaient régulièrement du plafond, infiltration des pluies à travers la roche épaisse. Tacen et son guide marchaient silencieusement, éclairés par une torche qui jetait une faible lumière sur les murs couleur de rouille.

En s'enfonçant dans les entrailles du roc, le bruit de l'eau céda la place au grincement des machines. De murmure, le son s'amplifia jusqu'à se muer en une cacophonie assourdissante : martèlements, frottements, craquements se répondaient avec intelligence, tandis que les rouages tournaient, inlassablement, toujours avides d'aspirer une eau à présent disparue.

Les couloirs tournaient et se croisaient, les portes se suivaient et Tacen se dit que même s'il avait eu l'imprudence de forcer la porte, il ne serait probablement jamais sorti de ce dédale.

Ils finirent par déboucher dans une pièce étroite, presque entièrement occupée par une cuve de cuivre, percée de tuyaux comme un sordide octopode.

— La chaudière, fit l'appariteur en désignant le monstre du pouce. D'habitude il fait une chaleur à vous cuire en deux minutes là-dedans, mais elle tourne au ralenti en ce moment, rapport aux événements.

Tacen hochait la tête et s'approcha d'un trou béant creusé dans le sol. Tout proche, une large plaque de fonte avait été traînée, sans doute le couvercle qui protégeait le puits en temps normal.

Herst s'approcha de l'orifice à son tour et y jeta une masse suspendue au bout d'une corde.

— En temps normal, on glisse la sonde par une ouverture ménagée dans le couvercle. Mais je l'ai enlevé tout à l'heure pour que vous puissiez passer. Vous allez vraiment entrer là-dedans ?

Tacen se pencha au-dessus du puits. On entendait l'eau clapoter, mais elle était invisible dans les ténèbres.

— Je n'ai guère le choix, murmura-t-il.

— Pour sûr, Roker nec vous sera reconnaissante. On vous apposera une plaque, à vous et à Taléron.

— Taléron ? répéta vivement Tacen.

— C'est pas votre patron ?

Le négociant grimaça.

— Non, répondit-il froidement. Je suis au service de Rasène Fareng.

L'appariteur grommela ce qui était probablement de vagues excuses gênées.

— Six mètres ! s'exclama-t-il soudain, plutôt heureux de cette diversion.

La sonde venait de toucher l'eau et il observait les marques sur la corde.

— C'est au jugé, pas très précis, mais je ne dois pas me tromper de beaucoup. D'habitude on se situe plutôt dans les vingt mètres, mais à force de ne pas être évacué, le niveau monte.

Bon, je vous descends ?

Tacen approuva et il s'harnacha du mieux qu'il put. L'appariteur en glissa une extrémité dans une poulie, puis il enfila une paire de gants épais et assura sa prise.

— Tirez deux coups secs dès que vous voulez que je vous remonte. Bonne chance.

Tout en descendant dans les ténèbres, Tacen se dit qu'il n'aurait sans doute pas accepté une telle entreprise pour tout autre que Fareng. En premier lieu, il avait une loyauté indéfectible en ce dernier et cela avait été plus que nécessaire pour oser saboter le système d'approvisionnement en eau de sa ville natale. En second lieu, le marchand était une des rares personnes à même de lui fournir le matériel nécessaire pour ce projet. Tacen portait toujours sur lui une épaisse ceinture de cuir à compartiments dans laquelle était rangé tout un lot d'instruments variés. Fareng lui avait fourni de quoi la remplir. Cependant le matériel n'était pas tout et Tacen allait devoir prendre des risques non négligeables.

Il se doutait que l'eau serait froide. Il réalisa avec horreur, que gelée aurait été un terme beaucoup plus juste, si pour une raison ou un autre l'eau n'avait pas persisté à garder son état liquide.

Tacen sortit un tube de métal qu'il portait autour de la taille et le dévissa à tâtons. Il en sortit une petite barre de roche enveloppée dans du cuir. Elle semblait composée de différentes couches de matériaux superposés les uns sur les autres. Fareng en avait acheté un bloc des années plus tôt et l'avait fait creuser pour en tirer plusieurs tubes. Tacen ne doutait pas de ses capacités, mais il n'avait encore jamais eu l'occasion de l'expérimenter par lui-même.

Il dégagea à peine l'extrémité de la roche de sa gaine et plongea le tube sous la surface. Aussitôt des lignes lumineuses s'y dessinèrent. Émerveillé par les propriétés de l'objet, Tacen pouvait distinguer son propre corps immergé sous l'eau claire. Et l'éclat continuait à s'intensifier.

Tacen connaissait parfaitement le plan de la citerne et il avait passé les dernières semaines à s'entraîner dans les eaux du lac Vinndu, répétant cette opération, encore et encore, jusqu'à réduire sa marge d'erreur au négligeable. Il décida de se diriger immédiatement vers le conduit bouché par la créature avant d'accomplir sa mission. Autant agir le plus rapidement possible, pour ne pas éveiller les soupçons et surtout pour ne pas demeurer trop longtemps dans l'eau glacée. Il prit une profonde inspiration, puis détacha une petite fiole d'huile et s'en emplit la bouche. Ainsi préparé, il plongea.

La grille se trouvait à une vingtaine de mètres sous la surface et Tacen eut tôt fait de l'atteindre. Sa lampe lui permettait de distinguer une large forme argentée qui se contracta à l'approche de la lumière.

Le négociant était curieux d'apercevoir la créature et il laissa sortir l'huile de sa bouche. Le liquide remonta lentement vers la surface. Lorsqu'il passa devant ses yeux, Tacen regarda au travers le corps visqueux, dans l'espoir de distinguer l'aspect de la chimère.

Mais il ne restait plus de celle-ci que quelques lambeaux grisâtres qui achevaient de se désagréger, disparaissant dans le courant. La lumière lui avait déjà été fatale. La créature avait vécu et son apparence ne serait jamais révélée.

Tacen décrocha une petite outre de sa ceinture et la pressa dans sa bouche, inhalant avec soulagement l'air qu'elle contenait. Il s'appuya contre la paroi et s'élança dans la direction opposée.

C'était maintenant qu'allait commencer la partie la plus délicate de l'opération. Il s'enfonça plus profondément à l'intérieur du pilier. La paroi opposée à la grille n'avait pas été travaillée par la main de l'homme, mais elle n'était pas exempte de cavités naturelles. Tacen entrevit bientôt celle qu'il cherchait : un tunnel assez large pour qu'il puisse s'y faufiler sans trop de difficultés. Il s'y engouffra.

Le plongeur rangea sa barre lumineuse dans son fourreau métallique et l'obscurité reprit rapidement ses droits. Il continua à suivre le couloir sous-marin en aveugle pendant quelques mètres, puis sa tête émergea à l'air libre. Tacen prit une profonde inspiration en tachant de rester le plus discret possible et observa les alentours. Il était arrivé à la résurgence d'un siphon naturel, comme il l'avait prévu. Le plafond se trouvait à peine à trente centimètres de hauteur mais, devant lui, un boyau conduisait à une salle plus vaste. Sans perdre une seconde, Tacen s'extirpa avec plaisir de l'eau glaciale et entreprit de ramper sous la roche.

Tout était absolument silencieux. À peine entendait-il le souffle du vent, pourtant violent contre les parois du pilier de Rokerneec. Tacen se prit à espérer que les lieux seraient déserts, lui laissant tout loisir de s'acquitter de sa mission. En cela les dieux devaient le favoriser. Il n'y avait absolument personne lorsqu'il se dégagea enfin du boyau pour contempler, depuis une corniche située à trois mètres du sol, son objectif : la cache du marchand Taléron.

Ce dernier n'avait pas pris la peine de faire garder son dépôt pour une raison évidente : il était inaccessible. Ou du moins le pensait-il. Le seul moyen d'y parvenir était de prendre un monte-charge privé, gardé nuit et jour, et de descendre d'une centaine de mètres jusqu'à l'entrée de la grotte que le marchand avait aménagée. Eut-il eu connaissance des plans de la citerne, Taléron aurait sans doute fait murer les excavations qui s'ouvraient çà et là dans la caverne. Mais il n'avait pas ses plans et rien ne pouvait le conduire à penser que sa cache était reliée au réservoir de la ville. Même les plus grands avaient leurs failles.

Tacen s'agrippa aux bords de la corniche et se laissa tomber au sol. Il se risqua alors à ressortir la roche lumineuse de son étui. Encore toute humide, elle irradiait sa lumière blanche, quoique bien plus faiblement que sous l'eau. Tacen ne s'en souciait pas, cela lui était amplement suffisant.

Au contraire de Fareng, Taléron ne possédait pas de demeure à Rokerneec, seulement un dépôt. C'était bien le mot qui convenait : ici, presque rien n'était fait pour le confort de l'occupant. Une demi-douzaine de chaises autour d'une table, des boîtes de provision et quelques bouteilles. Plus loin un antique bureau couvert de papiers, vers lequel Tacen se dirigeait. Pour le reste ce n'était que caisses, récipients et marchandises en vrac. Le plafond de la caverne disparaissait sous une épaisse couche de végétations, des vignes qui avaient envahi la grotte et au milieu desquelles poussaient de longues gousses ratatinées.

La salle était largement ouverte à son extrémité ouest et Tacen pouvait apercevoir la pluie qui tombait drue, comme toujours ici. De temps à autre, la foudre illuminait les lieux, projetant sa lumière et ses ombres fantastiques. Tacen entendit un léger bruit sur sa droite et approchant sa propre lumière d'une grande cage bardée de fer, il contempla pendant quelques instants une singulière créature.

Elle avait l'aspect d'un gigantesque lézard, ses pattes arquées disposées sur les côtés. Mais son corps était recouvert d'étranges tubulures sombres, semblables aux piquants tronqués d'un porc-

épique. La chimère leva la tête. Sous sa gueule deux renflements pourpres et gonflés semblaient être emplis de gaz jusqu'à la limite de la rupture.

La créature observa Tacen avec de ses larges yeux verts, puis retourna à son somme. Elle était couchée sur un lit de paille fraîche et semblait avoir eau et nourriture à disposition, pourtant Tacen fut tenté de la libérer un instant. Néanmoins, il n'aurait su que faire de cet encombrant compagnon. En outre cela aurait trahi sa venue à coup sûr. Il reprit donc ses affaires en se demandant pour quelle raison Taléron gardait cette créature en ces lieux.

Le bureau était encombré d'un monceau de parchemins et de documents. Beaucoup auraient intéressé Fareng à coup sûr, mais Taléron remarquerait plus vite le vol si Tacen subtilisait sans discernement. Le marchand n'avait aucun classement, ou du moins aucun que Tacen était à même de comprendre. Il farfouilla un moment à la lueur déclinante de sa lampe, puis détacha une des petites outres de sa ceinture et mouilla la roche afin de lui donner un nouvel éclat.

Sur le bureau étaient alignées sept statuette de métal peint, chacune à l'effigie d'un des animaux divins. Le chameau de Bersk était couché sur le côté. Tacen le redressa sans même s'en rendre compte. Aussitôt, un cliquetis se fit entendre et une machinerie invisible s'enclencha. Tacen pesta entre ses dents, se morigénant d'avoir commis une telle imprudence. Il promena sa lampe autour de lui, prêt à voir se déclencher un piège quelconque. Un bruit au plafond lui fit lever les yeux. Une des gigantesques gousse se mettait à enfler, comme si elle se réhydratait. En observant plus attentivement au travers des feuillages, Tacen aperçut un tuyau de cuivre qui y était relié. Il avait vraisemblablement enclenché un système complexe d'arrosage. Il reprit sa besogne, restant néanmoins sur ses gardes.

Il tomba bientôt sur ce qu'il cherchait : dans un antique portefeuille en cuir, les schémas techniques des machines utilisées par Taléron. Tacen les feuilleta rapidement. La grande majorité n'avait que peu d'intérêt, représentant des modèles bien connues. Pourtant il finit par trouver un document particulièrement intrigant : une invention qui cette fois, ne lui parlait pas du tout. Cela ressemblait assez à une énorme baudruche. Tacen approchait sa lumière afin de voir plus distinctement, lorsqu'un bruit humide se fit entendre au-dessus de lui. Il leva les yeux.

La gousse la plus proche avait triplé de volume. Le chuintement de l'eau dans les tuyaux ne se faisait plus entendre, mais la poche était agitée de soubresauts, de battements. Sauf que ce n'était pas une gousse, comprit brusquement Tacen : c'était un cocon. Une créature y reposait et l'eau lui avait rendu la vie, d'une façon ou d'une autre. Une part de son esprit se demanda distraitement si le piège aurait fonctionné s'il n'avait pas débouché la canalisation principale avant de venir.

Tacen ne savait pas ce que renfermaient les cocons et il n'avait pas l'intention de le savoir. Il jaugea la situation en un clin d'œil. Il y en avait six autres au plafond et trois d'entre eux étaient gonflés. La situation aurait pu être pire. Il se rua à la recherche d'un objet quelconque qui pourrait lui venir en aide.

Derrière d'immenses tapis roulés, il trouva un râtelier rempli d'armes diverses, parmi lesquelles une lance. Il glissa sa lampe dans sa ceinture et extirpa le javelot, puis courut vers le premier cocon. Il visa soigneusement, puis lança l'arme avec vigueur. Le fer traversa le cocon sans aucune difficulté et s'enfonça jusqu'à la hampe. Il n'y eut pas un bruit, mais le cocon cessa ses pulsations. Un épais liquide sombre s'écoula jusqu'au sol. Tacen tira la lance, mais celle-ci ne bougea pas d'un pouce. Sans chercher à comprendre, il sauta vers le râtelier. Il n'y avait plus de lances, mais quelques hallebardes attendaient sagement d'être utilisées.

Le second cocon était beaucoup plus agité. Il se tendait depuis l'intérieur, comme si quelque chose tentait d'en sortir. C'était probablement le cas d'ailleurs. Tacen fit glisser le manche de son arme jusqu'à son extrémité et tenta de frapper la poche. Mais celui-ci était encore trop haut. Tacen jura et se retourna. Lâchant la hallebarde, il empoigna la table qu'il avait vue en entrant puis la tira jusque sous la gousse, ramassa son arme et grimpa. Une patte griffue avait déjà fendu l'enveloppe de sa chrysalide. Ne lui laissant pas l'occasion de continuer, Tacen frappa de toutes ses forces. La patte s'agita de soubresauts, mais il n'y eut pas d'autre réaction.

Tacen se retourna vers le dernier cocon, le plus proche de l'ouverture de la grotte. Il était vide.

Baissant les yeux, le négociant vit nettement la créature qui en était sortie. Elle tenait de l'insecte et de l'oiseau, sans qu'il soit possible de déterminer dans cette obscurité quelle parenté était la plus évidente. Tacen raffermi sa prise sur la hallebarde, prêt à essayer un assaut.

C'est alors que la créature ouvrit une paire d'ailes encore couvertes de plasma et les fit vibrer afin de prendre son envol. Elle poussa un cri strident qui déchira l'air douloureusement. Les yeux agrandis par la surprise, Tacen comprit son erreur.

Ce n'étaient pas des gardiens que renfermaient les cocons, c'étaient des alarmes. Si la créature s'envolait hors de la grotte, ses cris auraient tôt fait d'alerter les véritables gardes. Tacen sauta de la table et se précipita vers le volatile. Celui-ci sautillait vers la sortie, incapable encore de voler. Tacen arriva à son niveau au moment où la chimère sortait à l'air libre, sur l'entrée de la grotte glissant de pluie. Il lui administra un formidable coup de hallebarde et la créature poussa un nouveau cri, de douleur cette fois, comme une de ses pattes était tranchée net par la lame. Tacen fut emporté par l'inertie de son coup et glissa au sol tandis que l'arme terminait sa course contre une haute stalagmite, qu'elle brisa dans une gerbe d'étincelles.

Il se releva péniblement. Le volatile n'était plus en vue. Tacen s'approcha du précipice. Il était difficile de distinguer quoi que ce soit dans la tempête. Il l'aperçut néanmoins, à quelques mètres en contrebas. La créature volait, remontant avec difficulté le long du pilier, luttant contre les bourrasques qui tantôt la plaquaient contre la roche, tantôt l'emportaient au loin. Tacen grogna et se campa solidement au bord du gouffre, la hallebarde entre ses deux mains, lame pointée vers la chimère. Il lança l'arme.

Et rata son coup.

Soit qu'il l'eût prévu, soit que le vent s'en soit mêlé, le volatile avait fait une brusque embardée au dernier moment, l'évitant de justesse.



— Ah, dis donc, fit le vieux Polder à son camarade Barkal, on est quand même mieux ici que là-haut avec cette fichue tempête.

Les deux vieillards étaient assis sur un banc, tout à la base du pilier de Rokernech, où la pluie n'était réduite qu'à une légère bruine résiduelle.

— M'en parle pas, répondit Barkal en bourrant sa pipe. Un de ces jours, je partirai à Rhoscelh, c'est un vrai pays ça.

— Oh ne dit pas ça, se lamenta Polder, je ne veux pas rester seul ici.

Barkal menaçait de partir à Rhoscelh depuis trente ans, mais Polder craignait toujours qu'il finisse par exécuter ses projets.

— Ah, j'en ai assez de cette fichue ville, il pleut des hallebardes à longueur de journée.

— Là-haut d'accord, répliqua le malheureux Polder, mais regarde ici comme on est bien.

Une hallebarde fila devant les petits vieux en sifflant et s'enfonça d'un mètre dans la terre. Barkal en oublia d'allumer sa pipe.



Tacen ramassa la stalagmite qu'il avait brisée un instant plus tôt et s'agenouilla. La tête de la chimère apparut brusquement au-dessus du bord. Sous la pluie battante, la roche de Tacen avait retrouvé tout son éclat et il put distinguer chaque détail de la tête hideuse. Elle était chauve et rosâtre, parcourue de veines pourpres. Ses yeux jaunes arboraient une pupille double. Tacen enfonça brusquement son arme de fortune dans l'un d'eux.



— Laisse-moi partir, je te dis ! s'écria Barkal en essayant de se dégager de l'étreinte de son compagnon. A Rhoscelh ! A Rhoscelh ! Là-bas la seule chose qui traverse le ciel ce sont de merveilleux oiseaux.

Les deux vieillards se retournèrent en entendant un bruit sourd. C'eût été mentir que d'affirmer que Roker nec ne fit pas d'effort pour garder Barkal en son sein ce jour-là. Encore que l'oiseau qui s'écrasa n'avait rien de vraiment merveilleux.



Tacen compulsait fébrilement les papiers de Taléron. Le vieux sorcier avait plus d'un tour dans son sac, et le négociant ne tenait pas à s'éterniser en ces lieux. Désormais il trouverait ce qu'il était venu chercher, il ne toucherait absolument à rien, et il repartirait.

Mais il ne trouvait pas ce qu'il cherchait. Tacen enrageait. Pourtant les schémas devaient être ici. Il continua ses recherches sans grand espoir. Il finit pourtant par trouver l'invention. Elle était simplement rangée dans un dossier intitulée « chimères ».

Il avait enfin sous les yeux les plans de la machine à tisser de Taléron. Tout s'éclairait à présent. La grande force de Fareng avait été de combiner tous les aspects de la fabrication des étoffes en une seule et unique machinerie mue par la puissance hydraulique. Une fois les fibres recueillies elles étaient placées dans de grands bacs ou elles étaient lavées, peignées, teintées, filées et tissées en un processus complexe.

Taléron avait pris en compte tous ces aspects, mais la force motrice de sa machine était aussi sa source de production, de filage et de teinte : Taléron avait incorporé des chimères à son processus. Sur les schémas ils ressemblaient à des chevreuils, de grands quadrupèdes qui semblaient produire une fibre particulière via des glandes situées au-dessus de leurs crânes... Ils étaient nourris d'un fourrage saturé de colorants et, harnachées à la machine, ils produisaient par leur mouvement l'énergie nécessaire à son fonctionnement, filant une fibre de la couleur souhaitée.

Tacen arrivait à peine à concevoir une telle abomination. Une telle cruauté le dépassait. Presque machinalement, il dévissa un second tube de métal qui pendait à ses côtés et enroulant les plans, il les rangea à l'abri.

Il devait maintenant repartir par où il était venu.

Le retour se déroula sans heurt. L'appariteur remonta Tacen au signal convenu. Il ne posa aucune question sur la durée de l'opération, pensant sans doute que Tacen avait dû faire face au problème de la canalisation, quel qu'il fût. Le négociant songea que l'homme n'était tout de même pas très curieux. Une fois séché et rhabillé, Tacen prévint le factotum qu'il retournerait bientôt faire son rapport au conseil, mais qu'il désirait avant tout repasser chez Fareng.

Lorsqu'il arriva à la villa, il se dirigea immédiatement vers le petit coffre en bois qui reposait dans sa chambre. Il l'ouvrit et en sortit un diapason de communication, afin de rendre compte immédiatement des résultats de l'entreprise à son employeur. À sa grande surprise, alors qu'il ne l'avait pas encore utilisé, le diapason brillait d'un éclat argenté soutenu, ce qui ne pouvait signifier qu'une chose : Fareng lui avait envoyé un message.

Tacen frappa son propre poignet avec l'instrument et celui-ci se mit à vibrer. Aussitôt en sortit clairement la voix du marchand.

— *Urgence à Ropra. Viens immédiatement. Mission Roker nec annulée si inachevée.*

Tacen frota sa barbiche en réfléchissant. Il allait devoir retarder son rapport au conseil de Roker nec. L'enfant du pays ne deviendrait pas le héros du jour.

Tant pis, se dit-il, de toute façon il ne le méritait pas.

L'AMANT DES TENEBRES

Un soir, le vieux Bazil revint du fond de la montagne.

Arpentant les mines, il traînait dans la pénombre une charrette à bras recouverte d'une vieille pièce d'étoffe. Son torse était nu et ses vêtements réduits à l'état de loques. Il n'avait plus ni lampe ni lanterne. Il croisa un groupe de prospecteurs dans la septième galerie et ceux-ci le prirent pour un fantôme tant son visage était blême. Lorsqu'ils lui parlèrent, il les ignora et poursuivit sa route.

Au terme de son ascension, il déboucha dans la vaste caverne où les découvertes des mineurs étaient enregistrées. De nombreux hommes attendaient déjà leur tour mais, sans se soucier de la file, Bazil vint appuyer son fardeau au comptoir. La préposée en avait vu d'autres depuis qu'elle travaillait dans les mines de Ropra. Elle inspecta la charrette malodorante avant de lever vers le nouvel arrivant un regard soupçonneux.

— Tu as quelque chose de valeur là-dedans, Bazil ? Je n'ai aucune envie de tripoter tes immondices pour rien.

Le vieillard parla alors d'une voix coassante qui fit sursauter l'ensemble des personnes présentes.

— Enregistre ça sur mon rôle, Bertille. Ce n'est qu'un échantillon. Je vais chercher le reste.

À la surprise générale, il reprit le chemin des galeries, ne s'arrêtant que pour ramasser quelques sacs en toile de jute et un autre tombereau.

Sans plus s'en soucier, Bertille se replongea dans son registre tandis qu'un commis venait la débarrasser de la charrette. À l'instant où le garçon soulevait maladroitement les barres, une partie du chargement s'échappa de la couverture et se répandit sur le sol. Les yeux de Bertille s'écarquillèrent.

Sur la roche nue, brillait une myriade d'émeraudes comme autant de promesses de fortune éternelle. Un concert de cris de stupeur retentit. Pendant un instant, nul ne bougea ; puis ce fut l'émeute. Tous les hommes présents se jetèrent à terre d'un seul mouvement pour récolter une partie du butin. Les gardes durent intervenir, envahissant la grotte en brandissant des épées. Il leur fallut quelques minutes pour parvenir à rétablir l'ordre, de haute lutte.

Dans les autres galeries, la rumeur enflait déjà, suscitant tour à tour l'incrédulité et la jalousie parmi la communauté des mineurs. Bazil avait trouvé des émeraudes !

Neuf siècles s'étaient écoulés depuis que la dernière de ces pierres avait été exhumée en Orbiviate. Nul ne savait pourquoi elles avaient déserté les mines et les rivières. De rares, elles étaient devenues légendaires et les quelques bijoux qui arboraient encore de tels joyaux avaient acquis une valeur insensée. Auprès d'elles, diamants et rubis étaient sans attrait et même la cité d'opale de Monhod semblait bien terne.

Des centaines de mineurs s'engouffrèrent dans les tunnels pour suivre Bazil jusqu'à son gisement. Le vieil homme avait pris des chemins détournés et se déplaçait toujours sans lumière, de sorte qu'il échappait aux regards. Quand on le repéra de nouveau, il était déjà loin dans les mines. Ses poursuivants furent alors sur le point de le rattraper.

Toutefois, ils perdirent en ardeur lorsqu'ils le virent franchir la porte d'argent et ils s'arrêtèrent tout à fait une fois atteinte la colonne sculptée marquant la fin des galeries et le début de cavités beaucoup plus anciennes.

Bazil s'aventurait dans le dédale d'Orila.

La découverte des émeraudes apparaissait soudain moins étonnante. Aucun mineur ne se hasardait dans cette partie des mines : tous en avaient une peur révérencieuse.

Les mineurs hésitèrent, transigèrent un long moment, puis, avec réticence, se décidèrent à pénétrer à leur tour dans le dédale. Les recherches s'organisèrent en petits groupes qui se dispersèrent peu à peu dans les entrailles de la montagne.

Beaucoup ne devaient plus revoir la lumière du jour.



Les couleurs n'existaient pas dans les mines de Ropra. Tacen n'y distinguait ni forme ni nuance, seulement la lente agonie de la roche, rongée par les prospecteurs depuis des millénaires. La lueur pâle de sa torche semblait peiner à chasser les ombres figées dans les parois. L'ordinaire du négociant, fait de palabres et de marchandages, était bien loin des horreurs qui gisaient en ces lieux.

Masseline lui fit signe et ils bifurquèrent à gauche. La roche se ramollissait à chaque pas, prenant une consistance de plus en plus visqueuse jusqu'à n'être plus qu'une gelée creusée d'alvéoles géométriques. La guide passa le doigt à l'intérieur d'une des cavités. Au bout de son gant tremblait une matière d'une teinte indéterminable dans l'obscurité. Le cuir se mit à grésiller et une fumée corrosive s'éleva, faisant tousser la guide et Tacen dès qu'il s'approcha. Les larmes aux yeux, Masseline recula de quelques pas et essuya son gant sur le sol. Au loin quelqu'un hurla.

— Il ne vaut mieux pas aller par là.

— Et pourquoi pas ? objecta Tacen d'une voix neutre. Nous n'avons aucune idée de l'endroit où se trouve le gisement. Il pourrait très bien être là.

— C'est peut-être le cas, admit la guide, mais je doute que quiconque ait pu traverser ceci sans équipement et en ressortir indemne.

— Je suppose, grommela Tacen en suivant Masseline qui déjà prenait un nouveau chemin.

Il n'était guère enclin à discuter. De toutes les façons, tout ceci lui semblait vain. Dix jours auparavant, personne ne serait descendu si loin dans les profondeurs de Ropra. Personne ne se serait aventuré dans le dédale d'Orila. Mais des émeraudes avaient été découvertes. Un tel trésor pouvait expliquer que certains risquent leur vie pour le retrouver.

Pourtant Tacen n'était pas de ces hommes et n'eût été sa loyauté envers son employeur, il n'aurait jamais mis les pieds dans ces souterrains maudits. Nul besoin de connaître les mines pour percevoir la malice qui s'échappait de ses tunnels comme de putrides exhalaisons.

Masseline s'arrêta, forçant Tacen à l'imiter. Il sentit la main de sa guide enserrer fermement son poignet, puis il fut tiré vers le bas avec violence. Il heurta le sol durement et lâcha un grognement de douleur.

Une bourrasque siffla aussitôt au-dessus de lui et une vive lumière blanche éclaira brièvement les mines dans un silence de mort.

Masseline aida Tacen à se relever et celui-ci laissa ses yeux s'habituer à l'obscurité de nouveau.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda Tacen.

— Je n'en ai pas la moindre idée, lui répondit Masseline d'un air résigné.

Elle reprit sa marche sans explication plus satisfaisante. Tacen dut bien s'en contenter et il la suivit en soupirant. La roche succédait à la roche et le négociant observait une série d'entailles sur les parois qui ne pouvaient être dues à des outils humains, lorsqu'un nouveau hurlement déchira les ombres pour mourir aussitôt. Tacen ne put empêcher sa main de trembler. L'huile qui imprégnait sa torche tomba au sol en larmes brûlantes. Les gouttes grésillèrent un instant et leur lumière disparut rapidement, absorbée par les ténèbres.

Depuis un couloir proche, le bruit d'une course enfla peu à peu. Le négociant pouvait distinguer, mêlés au son de pas, les éclats caractéristiques de sanglots. Un mineur déboucha d'un boyau latéral. Tacen l'avait déjà vu, bien qu'il lui fallût faire preuve de bonne volonté pour reconnaître en lui le grand gaillard rieur qu'il avait croisé le matin même.

Son visage était décomposé par la terreur. Il soutenait fermement un malheureux dont le visage paraissait pâle même dans l'obscurité. Son bras gauche était passé autour du cou de son compagnon, mais le droit pendait mollement, sans vie. Et pour cause : il n'en restait qu'un

reliquat sanglant. La chair semblait avoir été aspirée et ne subsistaient que des os à demi fondus, jaillissant d'un moignon cautérisé.

— N'allez pas par là, gémit le mineur en guise d'avertissement.

Il leur jeta un regard implorant et s'éloigna d'un pas rapide, en traînant son partenaire.

— Je crois que nous ferions mieux de suivre son conseil, fit Masseline. Venez, Tacen et soyez prudent.

Tacen acquiesça machinalement, encore tourné vers le tunnel d'où avaient jailli les mineurs. Il emboîta le pas à sa guide en secouant la tête, se demandant à quel moment il allait enfin décider de faire cesser cette folie.

Masseline n'avait pas avancé de cinquante mètres qu'elle s'arrêta derechef. Elle semblait inquiète et Tacen se demanda un instant pourquoi. Il ne tarda pourtant pas à entendre un son léger, une sorte de grattement. Il rejoignit la guide qui avait collé son oreille à la roche et l'imita. C'était bel et bien un raclement, comme si des rats rongeaient le mur à quelques centimètres d'eux. Sauf qu'aucun rat ne pouvait creuser la roche pleine. Ni produire cet étrange bruit de glissement humide.

Sur son visage, Tacen sentait une vibration et la paroi lui parut soudain plus chaude. Masseline recula brusquement.

— En arrière ! lança-t-elle en catastrophe.

Sa voix se répercuta dans la galerie mais fut vite étouffée par le raclement, qui augmentait jusqu'à devenir assourdissant. Tacen, fasciné, vit la roche s'illuminer d'un éclat rougeâtre et des bulles épaisses crever sa surface.

Dans une explosion démente, une brèche s'ouvrit dans le mur, déversant dans le tunnel une vapeur brûlante qui sépara Tacen et Masseline. Le négociant recula en toussant, évitant d'inspirer autant que possible l'air surchauffé. Le gaz étouffant envahissait le couloir. Ce n'est que lorsqu'il fut éloigné d'une dizaine de mètres que Tacen put s'arrêter et respirer à nouveau.

Il leva sa torche et la lumière se réfléchit dans les volutes de fumée blanche. Alors qu'il pensait avoir affaire à un flot de lave, il distingua nettement au milieu des vapeurs la forme sombre et gigantesque d'une créature vivante. La masse formidable traversa le couloir de part en part à vive allure, faisant tourbillonner la fumée durant plus d'une minute. Pris d'un léger vertige, Tacen se demanda quelle longueur pouvait atteindre l'animal.

Lorsqu'il eut enfin disparu, le négociant se précipita en avant, vers Masseline. Là où était passé le monstre, le sol était encore liquide et la roche s'écoulait lentement en traînées visqueuses. Au-delà, il n'y avait personne. Les appels de Tacen demeurèrent sans réponse.



Tacen avait planté sa tente dans une petite portion du quartier ouest de la caverne principale, celle où vivaient les mineurs une fois le travail achevé. Bien peu remontaient à la surface plus d'une fois par mois et leur vie était ici, dans la roche. Lorsqu'il fut enfin sorti des galeries d'Orila, le négociant observa le monde souterrain en branle, tentant de concilier cette vision avec ce qu'il venait de vivre. Difficile de croire que tous ces travailleurs côtoyaient de tels dangers au quotidien. La disparition de camarades, parfois même de proches ... Pourtant, loin d'être anéantis, tous étaient absorbés par leurs tâches ; certains poussaient en groupes compacts des wagonnets emplis de gravats et les déversaient dans des puits. D'autres sortaient, malpropres et harassés, mais en riant, car ils avaient fini leur journée. D'autres encore, passaient en file devant leur contremaître, prenaient un instant de repos et grignotaient un repas frugal. Ils buvaient, s'esclaffaient, vivaient sous la lumière pâle des lanternes accrochées sur les parois par centaines comme autant d'insectes.

Tacen parvint enfin à sa tente et resta longuement assis, la tête entre les mains, revivant le

terrible événement dans sa tête. Enfin il se leva et saisit l'un des précieux diapasons que lui avait confié son employeur. Il le frappa contre son poignet et énonça aussitôt son message.

— Perdu Masseline. Bazil pas trouvé. Demain continuerai seul.

Le diapason se para d'un éclat argenté et Tacen s'effondra sur son lit de camp, bien décidé à oublier la réalité dans le réconfort des songes.

— Maître Tacen ?

L'individu était petit, vêtu d'amples habits sombres. Son visage barré d'une invraisemblable moustache. Il se tenait devant l'entrée de la tente du négociant. Ce dernier hocha la tête en signe d'approbation, encore à moitié endormi. C'était peut-être l'aube dehors, ou peut-être encore la nuit. Impossible de le savoir.

— Je suis Torgen Viléon, se présenta le moustachu. Votre employeur m'envoie vous épauler.

Suivez-moi, je vous prie, ajouta-t-il. Il vous faut manger un morceau avant de partir.

Tacen fit signe à l'homme qu'il se préparait. Lorsqu'il fut seul, le négociant fit vibrer le diapason. Celui-ci contenait bien une réponse.

— *Envoie Viléon. Lui ai donné instructions.*

Concis, mais suffisant pour se sentir rassuré. Tacen sortit et se laissa conduire vers une gargote située quelques pas plus loin. Plutôt qu'un véritable établissement, c'était une toile cirée couvrant un comptoir de fortune fait de bric et de broc. Quelques tables enfouies dans l'ombre convenaient parfaitement à un discret conciliabule.

— Vous savez ce qui est arrivé à ma guide ? lança Tacen en guise de préambule, lorsque le tenancier se fut éloigné après avoir posé leurs commandes.

— Je le sais. Masseline connaissait bien la topographie des mines, mais ici ce n'est pas suffisant. J'aurais peut-être dû vous accompagner depuis le début ; j'ai préféré faire profil bas. Je ne referai pas la même erreur.

Tacen le scruta quelques secondes en silence.

— Si vous êtes notre informateur à Ropra, vous pourrez peut-être m'éclairer sur un point. Je suis à la recherche d'une personne dont j'ignore pratiquement tout : qui a donc trouvé ce gisement d'émeraudes et pourquoi nul ne sait où il se trouve ?

Présumant que le négociant parlerait plus longtemps, Viléon s'était octroyé une gorgée de bière. Il l'avalait rapidement et sa moustache s'orna d'une frange de mousse blanche qu'il ne prit pas la peine d'essuyer. *De la bière le matin*, songea Tacen avec circonspection.

— C'est un vieil homme du nom de Bazil qui a trouvé les émeraudes. Il a été assez fou pour se rendre à Orila afin d'y prospecter. Et assez chanceux pour en rapporter le plus fabuleux des trésors. Vous devez savoir que le dédale est un endroit où nul ne se rend. Le jour où il a été découvert, il y a des années de cela, un groupe de mineurs avec à sa tête une certaine Orila s'y est aventuré afin d'y trouver du cuivre. Aucun n'en est revenu. Par la suite, des bruits étranges ont retenti dans cette partie des mines, certains ont parlé de hurlements, d'autres de chants. Peu à peu, l'ensemble des mineurs s'est persuadé que le labyrinthe était hanté. L'usage s'est instauré de toujours contourner ses parages.

Viléon inspira profondément.

— Mais le vieux Bazil s'y est rendu. Il a rapporté une charrette pleine d'émeraudes, puis il a disparu. On murmure qu'il a été emporté corps et âme par les Abjurés comme punition de ses crimes, car les pierres du dieu Bersk ne doivent plus être trouvées en Orbiviate, par aucun mortel.

— Mais vous n'y croyez pas, remarqua Tacen.

— Disons que je n'exclus pas cette possibilité, mais je crois que le vieux Bazil est encore là et que si nous le trouvions, il pourrait nous aider.

— Il n'a pas pu simplement disparaître avec un chargement d'émeraudes pour les revendre ?

Le mineur secoua la tête.

— Le vieux Bazil travaille ici depuis qu'il est en âge, depuis ses dix-sept ans. Il a fini par...

aimer Ropra. Pas comme on s'attache à une maison, mais comme à un ami. Je crois qu'avant cet événement, il n'avait pas quitté les mines depuis vingt ans, au bas mot. Je ne pense pas que la découverte des émeraudes ait pu changer la donne.

Tacen se recula sur son siège en croisant les bras, réfléchissant à la situation. Il n'aimait guère ces mines et aurait de loin préféré quitter les lieux sans attendre. De plus, cette histoire ne le convainquait qu'à moitié. Pourtant il devait accomplir la mission que son employeur lui avait confiée.

— Cela fait deux jours que je fouille moi-même le dédale sans résultat. Comment allons-nous trouver Bazil alors que tous ont échoué jusque-là ? Personne n'a la moindre idée de l'endroit où il se terre.

La moustache du mineur s'affaissa.

— Vraiment ? Moi il me semble au contraire que tout le monde le sait. Tous sondent la périphérie d'Orila, essayant de se convaincre que Bazil ne s'est jamais aventuré au cœur du dédale, mais personne n'est encore allé jusqu'à son centre : la peur est trop grande. Nous trouverons le gisement de Bazil car nous allons nous rendre là où nul n'a encore osé s'aventurer.

Les richesses de Ropra se dévoilaient à mesure que Tacen s'enfonçait dans ses profondeurs. Il n'avait jamais pris la mesure, avant de venir sur place, de la diversité des matériaux qui abondaient dans les mines. Il n'y avait qu'ici qu'on pouvait trouver de telles absurdités géologiques : gemmes, métaux, houille se mêlaient en veines bigarrées. Il y avait là toutes sortes de minéraux sur des parois de diverses natures. Granit, calcaire ou grès, les murs de Ropra étaient constitués d'un amoncellement chaotique de roches, chacune renfermant ses propres trésors.

Les mineurs se faisaient moins nombreux à mesure que Tacen et Viléon s'enfonçaient dans les galeries. Chaque mètre gagné aux profondeurs rapprochait les hommes de la fortune autant que du danger. Pourtant, lorsque Tacen et son compagnon parvinrent enfin à proximité du dédale d'Orila, lieu habituellement déserté, ils y rencontrèrent une foule invraisemblable de candidats à la richesse. L'appât du gain avait fini par vaincre des décennies de peur. Cependant, bon nombre des prospecteurs présents restaient à parlementer dans une caverne éclairée, ce qui leur semblait préférable à pénétrer dans l'étroite galerie menant au labyrinthe maudit. Ils différaient tant qu'ils le pouvaient le moment de descendre au cœur des ténèbres.

La grotte demeurait de surcroît l'ultime avertissement de ceux qui songeaient à risquer leur vie. De nombreux blessés gémissaient pendant que des médecins et des prêtres soignaient du mieux qu'ils pouvaient des blessures contre lesquelles leur science et leur pouvoir étaient bien peu de choses. Un peu plus loin, des corps recouverts de toile attendaient que fussent célébrées leurs funérailles.

Tandis que Viléon abordait quelques individus de sa connaissance, Tacen s'éloigna du gros des mineurs et s'avança vers la galerie sombre menant au labyrinthe. La caverne était brillamment illuminée par les torches et les lanternes, et le couloir désert en paraissait d'autant plus obscur.

Tacen sursauta lorsque Viléon apparut à ses côtés.

— Une certaine Géralie prétend avoir aperçu Bazil il y a moins d'un quart d'heure, rapporta-t-il.

Une poignée d'hommes et de femmes passèrent devant eux et pénétrèrent dans la galerie, la peur et l'appréhension imprégnant leurs visages livides.

Il attendit que la lueur de leurs torches se fût éteinte dans les profondeurs.

— Ne tardons pas plus, fit-il.

Les jours précédents, Tacen avait exploré un grand nombre de galeries, cherchant le moindre indice de passage de Bazil, à l'instar de toutes les équipes de recherche. Au contraire, Viléon s'efforça de pénétrer toujours plus loin dans le dédale, sans se soucier de ce qui les entourait. À ce rythme, ils eurent tôt fait de dépasser le lieu exact où avait eu lieu le terrible accident de la veille.

La roche y était vitrifiée mais elle n'était plus chaude.

Dans les nombreux boyaux auxiliaires on entendait les voix d'autres explorateurs. Parfois même, on apercevait le reflet de leurs torches sur les parois. Tacen s'arrêta, fasciné, devant un spectacle fantasmagorique : un groupe de traqueurs avait débusqué une chimère et leurs ombres projetées perçaient de leurs lances la créature qui se débattait au sol dans un vacarme assourdissant. Viléon ne se laissait pas distraire et suivant son idée, il continuait le long du tunnel principal, s'enfonçant encore et encore vers les profondeurs.

L'air devint subitement glacial et le mineur s'arrêta net. Ce froid n'avait rien de naturel. Des cristaux de givres couraient sur la roche humide en dessinant leurs formes régulières.

— Nous approchons, dit-il simplement.

Puis ils reprirent leur route. Le froid mordant laissa place à une température plus clémente et Tacen sentit son cœur battre plus fort. De tels phénomènes n'avaient pas d'explication naturelle. Ainsi ce qu'on disait du dédale était vrai : il s'enfonçait si profondément dans le sol qu'il n'était plus soumis aux règles de l'Orbiviate.

Tacen tendit l'oreille, à l'affût de tout bruit incongru. Pendant longtemps il n'entendit que l'écho de leurs pas. Parfois un lointain fracas de roche. Était-ce naturel dans ces mines ou était-ce dû à autre chose ? Il songea à la créature de la veille.

Un cri s'éleva.

Viléon se figea sur place, signe qu'il avait lui-même entendu. Les deux hommes tendirent l'oreille et le cri se répéta. Il venait des ténèbres devant eux. Quelqu'un était en danger ; sans hésiter, ils se mirent à courir.

L'air, à la fois épais et humide, prenait une consistance des plus curieuses. Il semblait glisser sur la peau puis s'évaporer, comme un liquide visqueux et volatil. Une odeur douceâtre et entêtante envahissait peu à peu les galeries, masquant comme à dessein un autre effluve, aux notes sauvages.

Le regard de Tacen accrocha un objet posé à terre et il s'agenouilla. C'était une torche détrempeée, mais ce n'était pas d'eau dont elle était imbibée. Il se redressa précipitamment, afin d'avertir son compagnon. Celui-ci scrutait déjà le sol. Le flambeau n'était que le premier de nombreux objets tombés au sol. Il y avait là de nombreux outils et des pans d'habits déchirés. Le tout était couvert de sang, plus que Tacen n'en avait jamais vu au cours de sa vie. Les deux hommes s'observèrent mutuellement, ne sachant s'ils devaient avancer ou chercher du secours. Le négociant sentait la nausée le gagner, à demeurer ainsi au milieu des reliefs humains ; cheveux, dents et fragments d'os épars.

Le cri résonna de nouveau. Cette fois, on put distinguer deux mots. « Aidez-moi ». Les syllabes étaient à peine reconnaissables, comme prononcées avec une extrême difficulté. Tacen sentit un frisson lui parcourir l'échine. La voix paraissait déformée, le cri s'élevait, insoutenable. On ne pouvait imaginer par quelles tortures et quelles angoisses était passé celui qui le poussait. Pourtant ce ne fut pas cette raison qui remplit Tacen d'effroi : dans les intonations corrompues de la voix, il avait nettement reconnu sa guide Masseline. Les deux hommes reprirent leur course.

C'était une tanière vers laquelle ils se rendaient : la tanière d'un animal effroyable. Depuis combien de temps vivait-il dans ces mines ? Peut-être venait-il d'y arriver, ou bien y survivait-il depuis des années. D'innombrables légendes couraient sur les profondeurs de Ropra et certaines étaient bel et bien fondées.

Mais il y a de nombreuses sortes de tanières, autant que d'animaux. Certaines sont propres et sèches, d'autres ont l'odeur acre de la peur et du sang... Celle-ci était inimaginable pour un esprit humain.

La galerie s'élargit considérablement et Tacen s'enfonça jusqu'aux chevilles dans un liquide dont il ne devinait que trop la nature. Il restait si peu des proies dont se nourrissait la créature qu'il était impossible de déterminer la nature des victimes. Des paquets de chair suintaient sur des roches gluantes, à peine entamés et laissés à pourrir. Aucun animal, à la connaissance de Tacen, n'avait un tel comportement.

Il ne savait pas si la faible lueur des torches dans cet antre maudit était un don ou une malédiction. Il se tourna vers son compagnon.

Viléon n'était plus là.

Tacen tourna sur lui-même, torche en avant, mais il ne pouvait rien distinguer dans l'obscurité épaisse. Il avait décidément besoin de lumière. Il porta la main à l'un des multiples compartiments de cuir cousus dans sa ceinture et sortit de l'un d'eux une pierre oblongue. Il savait que la roche réagissait parfaitement à l'eau, par contre il n'avait aucune idée de sa réaction dans le sang.

Il l'y plongea et aussitôt les veines courant dans la roche se mirent à répandre une lumière verte. La teinte était surprenante, cependant le résultat était là : la clarté émise par la pierre éclipsa bientôt celle de la torche et la tanière tout entière fut éclairée pour la première fois depuis sa formation.

Un mouvement sur sa gauche attira immédiatement l'attention de Tacen. Un court instant il distingua la silhouette courbée d'un vieillard.

— Bazil ! s'exclama-t-il.

Personne d'autre ne pouvait se trouver ici. Le vieil homme ne se retourna pas et s'engouffra dans une faille étroite, disparaissant dans l'ombre.

Tacen en avait presque oublié Viléon. Il finit par le retrouver derrière un pilier après une brève recherche. Celui-ci ne pouvait certes pas répondre à son compagnon, car une main pâle couvrait sa bouche tandis que de longs doigts blancs se serraient autour de sa gorge. La créature était là, derrière Viléon. Sa forme était vaguement humaine, mais sa peau translucide laissait deviner ses os et ses organes sous la chair molle. Son œil unique, une vaste sphère noire et luisante, envahissait le tiers supérieur de sa tête et une bouche rouge garnie de crocs acérés fendait son visage en deux, comme une plaie béante. La lumière vive semblait l'incommoder et elle lâcha sa proie. Viléon émit un borborygme tandis que l'air vicié entraînait à nouveau dans sa gorge douloureuse. Tacen, dégainant son poignard, s'approcha de la créature pendant qu'elle était affaiblie.

Elle leva vers lui une main tremblante et produisit un faible « pitié ». Tacen s'arrêta net, stupéfait. C'était la voix de Masseline. Il comprit alors que c'était la créature qui avait appelé à l'aide et qu'elle imitait la voix humaine pour attirer ses proies. C'était un mot qu'elle avait dû entendre bien souvent, sans doute le dernier prononcé par la malheureuse Masseline avant de mourir. La créature avait fini par en saisir le sens.

« Pitié », répéta-t-elle.

Tacen n'en eut aucune.

— Nous devons continuer, finit par déclarer le négociant, lorsqu'il jugea que Viléon avait pris assez de repos. Nous ne devons pas perdre de vue que le temps nous est compté.

— Je suis désolé, maître Tacen, fit le mineur d'une voix enrouée, mais je n'irai pas plus loin. Je ne peux pas.

Il baissait les yeux, honteux de cette lâcheté qui ne lui ressemblait pas.

— Je vous attendrai à la sortie de l'antre durant deux heures. Ensuite je repartirai.

Viléon pointa du doigt l'étroit passage par lequel Bazil avait disparu. Vue de là, l'ouverture était à demi dissimulée derrière une pile d'ossements rongés.

— Je pense que si personne n'a encore trouvé le gisement, c'est parce que cette créature tuaient les rares individus qui se trouvaient sur la bonne voie. Sans votre pierre fabuleuse nous les aurions rejoints tous deux. J'ignore comment Bazil passait devant ce monstre et à vrai dire je préfère ne pas le savoir, mais je suis certain qu'il est quelque part sous nos pieds.

Tacen essuya sa pierre et la rangea dans sa ceinture, puis il alluma une torche neuve et, avec un dernier geste d'adieu pour Viléon, suivit les traces du vieillard.

Il sut qu'il arrivait, bien avant de l'atteindre, à la source des phénomènes qui hantaient Orila.



Des entrailles de la terre lui parvenait un bruit répété, un rythme régulier et sourd qui faisait battre son cœur de concert. Sans qu'il disparaisse pour autant, le battement fut bientôt couvert par une cacophonie assourdissante, comme si mille animaux furieux hurlaient à l'unisson. Cela ne pouvait provenir que du centre d'Orila et Tacen espéra que rien ne s'en échapperait. Il songeait avec appréhension qu'il lui faudrait peut-être descendre au centre de la tourmente pour retrouver le vieux mineur, mais en cela il se trompait. Il déboucha dans une caverne aux proportions considérables. Là, assis aux abords d'un précipice, Bazil semblait contempler le vide.

Un vent venu des profondeurs soufflait un air chargé de parfums inconnus. Le rythme battait dans la roche sans repos.

— Maître Bazil ? demanda Tacen doucement.

Le vieil homme leva la tête, observa son interlocuteur, puis il lui sourit et replongea dans la contemplation du gouffre.

— Je m'appelle Tacen et je suis au service de Rasène Fareng. Je viens en son nom vous demander de me vendre une information des plus précieuses ; j'aimerais que vous me dévoiliez l'emplacement du gisement d'émeraudes que vous avez découvert.

Bazil leva un doigt décharné et le pointa vers le puits. Tacen remarqua combien il était maigre et il se demanda depuis combien de temps il ne s'était pas nourri.

— J'ai ici de la nourriture et de la boisson et je serai heureux de vous les offrir. Peut-être pourrions-nous alors discuter des termes de notre accord ?

Bazil ne se retourna pas, mais cette fois il parla d'une voix désincarnée. Celle de la créature semblait presque plus humaine.

— Le puits pourvoit à mes besoins.

Tacen ne put se retenir de jeter un œil vers le puits. Aussitôt de morbides pensées s'insinuèrent dans son esprit. Il se fit violence pour s'arracher à la contemplation du gouffre et s'approcha avec lenteur du mineur, puis posa délicatement une gourde et une miche de pain à ses côtés, au cas où il changerait d'avis.

— Pourriez-vous m'indiquer précisément où se trouve le gisement ? Si je vous fournis une feuille, pourriez-vous m'en dessiner un plan, par exemple ?

— Le gisement n'est plus. Il a changé. Bientôt je changerai aussi. Le puits me l'a promis, entendez-vous sa voix ?

Tacen ne l'entendait pas. Pourtant il n'aurait pu affirmer que l'homme était fou. Au fond de lui, il savait même qu'il ne l'était pas. Il y avait bel et bien une voix qui s'élevait de ce puits maudit et il ne voulait absolument pas l'entendre.

— Celui qui règne sur les ténèbres ne tient pas ses promesses, maître Bazil. Je vous en conjure, ne l'écoutez pas. Quoi qu'il vous ait promis, ce n'est pas en son pouvoir.

— Pas en son pouvoir ? s'écria le vieillard.

Pour la première fois sa voix s'anima.

— Pourquoi me dites-vous cela ? Il m'a promis de vivre éternellement en son royaume. Les ténèbres sont belles, elles sont une parure dissimulant les laideurs de ce monde. Quand elles m'enveloppent, je ne suis plus un vieillard mais celui que j'ai toujours été au fond de moi. Elles ne me renvoient pas l'image faussée par la lumière mensongère des dieux. Il m'a promis que j'existerai pour toujours en elles et que je serai réconforté à jamais lorsque se sera accomplie ma transition.

À ce mot, Tacen frissonna, car il entrevoyait la terrible corruption qui avait envahi l'esprit de Bazil.

— Je ne reviendrai plus jamais à la surface. Je m'y suis rendu il y a peu, à la lumière des étoiles. Je suis allé dans la cité de Djahil et j'ai vu combien le monde extérieur était laid. Les hommes ont fait une ville d'une carcasse. Les promesses du Seigneur de l'Ombre s'agitaient en moi et j'ai alors pris une décision. J'étais venu vendre les pierres, mais

l'argent ne m'intéresse plus désormais. Les émeraudes ont servi à payer la dette de Métrod.

— Qui est... commença Tacen.

À cet instant, un son puissant s'éleva des abysses, et le rythme qui faisait trembler la terre s'accéléra. Bazil se leva soudain et éclata d'un rire dément.

— Enfin, il m'appelle !

Tacen eut l'impression – par les dieux, n'était-ce vraiment qu'une impression ? – qu'une ombre montait des profondeurs ; des doigts démesurés se tendirent pour occulter toute lumière.

Avant que le négociant ait pu faire un geste, le vieillard s'élança dans le vide. Tacen se précipita derrière lui et, dans une ultime vision, il vit les ténèbres l'envelopper amoureuxment.

La Dette de Métrod

Personne ne s'était encore jamais aventuré aussi loin vers le sud. Le ciel vide était d'un bleu de glace, et le paysage n'était qu'un linceul immaculé. Ici l'hiver n'accordait le droit de vivre qu'avec parcimonie.

Métrod, fils d'Hygua, avançait pourtant. La neige crissait sous ses bottes, et sa barbe était gelée. Les yeux bandés pour se protéger de l'éclat aveuglant de la lumière, il utilisait ses formidables pouvoirs pour se guider. Eux seuls lui permettaient d'avancer au-delà des frontières du monde. Un privilège qui n'était accordé qu'à ses frères et à lui-même.

Il s'arrêta lorsqu'il sentit la petite vie s'échapper.

Il se baissa et plongea ses mains dans la neige, jusqu'à trouver l'oiseau, presque mort, les ailes brisées.

— Me rendras-tu la vie, si je te rends la tienne ? demanda Métrod.

Il posa délicatement la petite créature au sol et ôta ses gants, éprouvant immédiatement le froid mordant. Il prit le volatile entre ses mains puis souffla sur le petit être mourant.

Les os délicats se ressoudèrent, et le sang circula à nouveau dans le corps agonisant. L'oiseau releva la tête et poussa un faible cri.

Métrod le laissa sauter à terre, puis il fouilla dans sa besace et jeta quelques graines sur la neige dure. Le volatile les dévora rapidement.

— Peux-tu me conduire vers tes semblables ? fit Métrod en remettant ses gants.

L'oiseau s'envola. Métrod sentit la vie s'éloigner haut dans le ciel.

Il se laissa guider des heures durant, ses pas n'obéissant plus qu'à un mécanisme inconscient. Tout son corps semblait être engourdi par le froid.

Enfin il perçut que l'oiseau en rejoignait un autre et un autre encore. Bientôt son esprit ne fut plus qu'une myriade d'existences, qui filaient, plongeaient, tourbillonnaient.

En dessous d'elles un être immense, une puissance de la nature telle que Métrod n'en avait encore jamais rencontrée.

Djahil, songea-t-il.

Le nom s'était imposé à lui comme une certitude, mais il savait que c'était la créature elle-même qui le lui avait soufflé. Peu de pensées animales pouvaient être transcrites en langage humain. Celle-ci lui avait paru d'une évidence déconcertante.

Métrod s'avança vers la créature, sans crainte.

Lorsqu'il fit tomber le bandeau qui masquait ses yeux, il put constater combien elle était grande. De l'endroit où il se trouvait, devant sa gueule, il ne pouvait apercevoir qu'en partie son crâne gigantesque. Loin au-dessus, une immense corne en spirale s'élevait dans le ciel. Partout autour du Djahil, des nuées innombrables d'oiseaux assombrissaient le ciel si pur.

Métrod communiqua avec la créature et lui demanda son aide.

Le Djahil ne savait pas depuis combien quand il se tenait là, immobile. Le temps n'avait pas beaucoup de sens pour lui. Un jour il avait été là et jamais il n'avait pu bouger. Il avait été créé trop gros et pas assez fort pour les normes de ce monde, alors il attendait immobile. Sur son corps figé, des créatures avaient construit leurs nids, creusé leurs terriers. Puis d'autres étaient venues pour les chasser. Et lui demeurait là.

Il ne se nourrissait pas, il ne connaissait pas la morsure cruelle du froid, car sur sa corne se trouvait une pierre fabuleuse qui pourvoyait à tous ses besoins.

— M'accorderas-tu l'abri pour cette nuit ? demanda Métrod. Le matin me trouvera mort si je dors sans abri par de telles températures.

Mais les nuits suivantes seraient tout aussi cruelles, et l'homme serait loin du Djahil. Qu'il prenne la pierre sur la corne, elle lui apporterait la chaleur qui lui manquait, où qu'il dirige ses pas.

— Mais toi, tu mourrais, fit Métrod avec tristesse.

Il mourrait, oui. Et ce ne serait pas un mal.

Lorsqu'il eût atteint le sommet de la formidable tête, Métrod ôta la pierre de la corne. Elle était étonnamment petite et tenait dans le creux d'une main. Dès qu'il la toucha, il sentit une bienveillante chaleur inonder son corps transi. Il s'endormit sur place, laissant la fatigue le vaincre enfin.

Lorsqu'il s'éveilla, le Djahil était déjà mort, et bientôt la faune qui avait trouvé refuge sur son corps disparaîtrait.

Métrod promit que le sacrifice de la créature ne serait jamais oublié, et qu'en ces lieux même s'élèverait une grande cité. Durant trois jours et trois nuits il pria. Au matin du quatrième jour, son office accompli, il reprit son voyage.



Le docteur Odric passait son cabinet en revue une dernière fois. Il n'avait pas l'habitude de recevoir la clientèle chez lui. Aucune de ses clientèles. Il avait déjà examiné trois fois la pièce, soucieux d'en faire disparaître tout détail compromettant. On n'était jamais trop prudent.

À première vue, Odric n'avait rien d'un médecin. Courtaud et trapu, il avait le teint hâlé d'un marin et son visage se paraît de quelques vilaines cicatrices. Cette apparence s'accordait davantage à sa seconde profession, qu'il exerçait d'ailleurs beaucoup plus régulièrement.

La porte d'entrée fut secouée par trois coups vigoureux. Odric se précipita derrière son bureau et invita ses clients à entrer.

Ils étaient deux. L'un était un homme d'une quarantaine d'années, estimait le médecin, mais les cheveux gris et le bouc l'empêchaient d'être tout à fait formel. L'autre était plus jeune, trente ans, peut-être moins. Toute sa personne exprimait le raffinement, depuis ses vêtements et sa coupe de cheveux jusqu'à son maintien altier. Il n'y avait pas de doute, c'était là Rasène Fareng, et l'homme aux cheveux gris était son bras droit Imos Tacen.

Odric se leva et leur serra la main.

— Messieurs, puis-je vous proposer un verre ? leur demanda-t-il lorsqu'ils se furent assis face à son bureau.

Il farfouillait déjà dans un vieux meuble à demi effondré, à la recherche d'une bouteille et de trois récipients à peu près corrects. Derrière lui, il devina que les deux hommes examinaient la pièce. Compte tenu de l'hygiène des lieux, ils allaient refuser de trinquer avec lui, il en était certain.

— Venons-en plutôt au fait, répondit Fareng au bout d'un moment.

Le médecin sourit puis sortit trois chopes et une bouteille emplies aux deux tiers d'un alcool clair.

— On peut très bien discuter et boire en même temps. D'ailleurs c'est un fait scientifiquement reconnu : un verre dans le gosier, ça vous détend un homme.

Les deux clients prirent leurs chopes une fois remplies. Tacen y trempa ses lèvres, mais Fareng observa le contenu avec méfiance et finit par le reposer sur le bureau.

— Dites-moi, quel genre de médecin êtes-vous exactement ?

— Un médecin victime, Monsieur. Victime de concurrence déloyale.

— Plaît-il ?

— Vous voyez, Djahil est une ville dévouée à Yanothan depuis sa fondation. Une cité construite sur les restes d'un animal, consacrée par Métrod lui-même. C'était pas évident de faire autrement que de choisir le dieu de la vie, hein ? Enfin bref, du coup dès que les gens ont le moindre rhume, au lieu de venir voir un médecin comme moi, ils filent voir les prêtres de Yanothan. C'est sûr, avec leurs pouvoirs et tout le tremblement ils vous soignent ça, mais à quoi ça sert d'avoir étudié pendant des années ?

Tacen ne semblait écouter qu'à demi le verbiage du docteur, il regardait de gauche à droite, le nez plissé. Fareng reprit :

— Apparemment, la rivalité des prêtres ne dérange pas tout le monde.

Il pointait du doigt la fenêtre par laquelle on pouvait voir le cabinet d'un médecin concurrent. Il était rutilant, et durant les quelques minutes de la conversation, cinq patients y étaient déjà entrés.

Odric se mit à rire.

— Vous savez, j'entends profiter de mon existence tant que je suis vivant et ça, ça veut dire que je vais pas passer tout mon temps en compagnie de gens malades.

— Dépêchons-nous de conclure l'affaire, coupa Tacen, troublé. Il y a comme une odeur chez vous, assez insupportable. On dirait comme du formol et des oignons frits. Plus vite nous serons sortis, mieux je me porterai.

— Ah ça, j'en suis pas certain. L'odeur c'est pas ma maison, c'est moi. Enfin il paraît ; moi j'en sais rien je suis anosmique.

Les deux autres l'observèrent sans comprendre.

— J'ai pas d'odorat, quoi. Enfin, ça m'arrange plutôt apparemment.

— Oui... fit Tacen. Bien, donc venons-en à notre affaire. Vous nous avez été chaudement recommandé. Il semble que vous soyez celui qu'il faut rencontrer si on souhaite retrouver quelque chose dans cette ville.

— Ça correspond bien à mes talents, oui.

— Bien. Il y a douze jours, un homme est passé ici. Un mineur du nom de Bazil. Il traînait derrière lui un encombrant chargement. Il l'a caché ici. Ses mots exacts étaient qu'il avait « payé la dette de Métrod ». Nous voulons retrouver ce chargement.

Odric s'était enfoncé dans son fauteuil, les mains jointes. Il semblait plus sérieux qu'auparavant.

— Vous voulez retrouver l'homme aussi ?

— Non, ça je m'en suis déjà chargé.

— Il n'en dira pas plus ?

— Ça lui sera difficile : il est mort.

— Forcément, ça limite un peu la conversation. Je suppose que vous ne me direz pas la nature exacte du chargement ?

— Vous supposez bien.

Le médecin ne semblait pas troublé par la sécheresse des réponses.

— Comment l'a-t-il transporté ? Un cheval, une carriole ?

— Une charrette à bras, à ce que nous en savons.

— Il l'a laissée sur place ou il est revenu avec ?

— Je n'en ai aucune idée.

Le négociant répondait du tac au tac, sans comprendre où le médecin voulait en venir. Celui-ci ne semblait pas disposé à l'éclairer.

— Hmm... Je suppose que Maître Tacen ici présent m'accompagnera durant toute mon enquête.

Les deux clients se jetèrent un regard entendu.

— C'est une des conditions pour que nous fassions affaire, en effet, répondit le marchand. Qu'en dites-vous ?

— J'en dis que je refuserais normalement, mais que vous êtes Rasène Fareng. Je ne veux pas de paiement. Si je trouve ce que vous cherchez, je veux une place dans votre caravane.

Fareng ne put retenir un pouffement, mais Tacen posa une main sur son bras.

— Pouvez-vous nous laisser quelques instants, docteur ? demanda-t-il aimablement.

— Bien entendu.

Odric attrapa sa chope et se dirigea tranquillement vers la porte.

Fareng attendit qu'il fût sorti.

— Qu'en penses-tu ?

— S'il nous permet de retrouver les émeraudes, il vaudrait mieux l'avoir avec nous que de le laisser ici avec les informations qu'il détiendra. Plus longtemps nous garderons le secret sur notre chargement, plus nous maîtriserons la situation.

— Tu dis vrai sans doute, murmura Fareng. Mais je ne sais pas si cela est encore important. Viléon ne pourra pas ralentir les démarches administratives beaucoup plus longtemps. Taléron aura bientôt ses émeraudes lui aussi. C'est une course qui s'engage maintenant, et nous devons la gagner. Dès que tu seras sorti, j'enverrai un message pour que le bras de Sarla soit prêt à nous accueillir.

Odric sirotait son verre en observant le trafic matinal. Son cabinet était situé dans la partie nord-est de la cité, à l'entrée principale, qui correspondait autrefois à la queue du Djahil. Les habitations primitives avaient été creusées dans les vertèbres colossales, puis d'autres s'étaient peu à peu agglutinées. Il n'y avait désormais plus d'interstices entre les ossements de la bête. Le médecin termina son verre. Ses hôtes devaient avoir fini leurs pourparlers et décidé qu'ils n'avaient pas d'autre choix que de l'engager. Il entra.

— Puis-je ? demanda-t-il d'un ton affable.

— Je vous en prie, fit Tacen. Nous en avons terminé.

À la mine renfrognée de Fareng, il sut qu'il avait gagné.

— Nous acceptons votre marché. Si vous trouvez notre chargement, vous nous accompagnerez jusqu'à l'Immuable. Arrivés là-bas, si nous sommes satisfaits de vos services, vous obtiendrez une place définitive.

— Alors, ne perdons pas de temps. Maître Fareng, vous êtes ici chez vous.

Le marchand ne sembla pas spécialement apprécier l'honneur que le médecin lui faisait.

— Maître Tacen, si vous voulez bien me suivre.

L'intéressé détourna légèrement la tête pendant que le médecin lui parlait.

— Très franchement, j'aime autant vous précéder.



Tacen n'était encore jamais venu à Djahil, ce qu'Odric devina très vite. La première visite de la cité était toujours une expérience déconcertante. Chaque recoin de la carcasse avait été aménagé selon les besoins. Le bassin que les deux hommes traversèrent était principalement dédié aux industries textiles et sidérurgiques. Il y régnait une chaleur insupportable. Il n'y avait plus un os blanc ici, chaque parcelle recouverte de suie et de teintures diverses avait fini par donner un aspect de malpropreté uniforme à l'ensemble. À quelques mètres au-dessus des passants, des poutrelles perçaient le squelette de part en part, formant un vaste treillis sur lequel séchaient des pans de tissus bariolés. Le sol poussiéreux était émaillé de copeaux de métal tranchants.

Mais le bassin n'était pas leur destination, et ils débouchèrent bientôt sur l'ancienne patte postérieure gauche, quartier des ferrailleurs et des brocanteurs. Le fémur et le tibia avaient été évidés et les boutiques installées en leur sein, mais le gros de l'activité se déroulait en plein air, là où étaient accumulés d'immenses amoncellements de marchandises récupérées ça et là, en attente d'un acquéreur.

— Si votre ami a abandonné sa charrette derrière lui, expliqua Odric, c'est ici que nous la retrouverons et que nous saurons où elle a été découverte.

Odric se dirigeait dans ce capharnaüm aussi bien que s'il en possédait le plan. Il trouva bientôt celui qu'il cherchait : un vieillard arborant une barbe qu'il fallait bien qualifier de blanche, même si le terme était un peu usurpé et que jaune sale aurait mieux convenu.

— Ah, mais c'est le jeune Odric, s'exclama le vieillard en exhibant des dents dont la couleur ne détonnait pas d'avec celle de son poil. Et avec un ami qui plus est ! Tenez...

Il se pencha sans se lever de la barrique sur laquelle il était assis et ramassa un objet informe qui avait pu être une tête de bêche dans une autre vie.

— Voilà, c'est un cadeau de bienvenue.

Tacen prit la chose et murmura de vagues remerciements.

— Suffit, vieux clou, nous ne sommes pas venus pour faire des affaires. Je suis venu chercher des renseignements. As-tu trouvé une charrette à bras abandonnée il y a douze jours ?

— Une charrette à bras ? Oui, c'est celle-ci, juste là.

Il se leva, empoigna les manches d'une vieille charrette, et la traina vers les deux hommes.

— Vingt autels. Elle est pratiquement neuve.

— On ne veut pas l'acheter, vieux gibbon. Où l'as-tu trouvée exactement ?

— Ben ça c'est pas courant de trouver une charrette au milieu de la rue, surtout en aussi bon état, alors je m'en souviens. Quinze autels.

— Écoute, je n'en ai pas besoin ; dis-nous juste où tu l'as trouvée.

— En dessous de douze autels, c'est du vol, je peux pas faire moins, marmonna le vieillard.

— Du vol de quoi ? Tu ne l'as même pas payée, vieux rapace !

— Et la sueur d'un homme honnête ? Ça n'a donc aucune valeur pour toi ?

Tacen s'interposa.

— Tenez, voilà les vingt autels que vous vouliez initialement, finissons-en maintenant. Où l'avez-vous trouvée ?

— Ah merci, jeune homme. Je vais vous faire un reçu.

— Non, je ne veux pas...

Mais le vieillard avait déjà sorti une feuille froissée de sa poche et la remplissait consciencieusement avec un vieux bout de crayon mâché.

— Voilà pour vous. J'ai trouvé la charrette en plein centre du marché. Une chance que je passais là-bas à minuit : le matin, un de ces maudits vendeurs de fruits l'aurait récupérée pour trimballer ses saletés.

Il cracha par terre.

— Qu'ils s'étouffent avec leurs maudits fruits.

— Allons-nous en, fit Odric d'un ton joyeux. Nous avançons à grand pas.

— Ah bon ? s'étonna Tacen.

Ils quittèrent le vieillard après lui avoir revendu la charrette pour cinq autels et avoir rempli un nouveau reçu.

— Qu'est-ce qu'il a contre les fruits ? demanda Tacen lorsqu'ils furent loin.

— Je sais pas exactement. Personne ne lui a jamais demandé.



À cette heure avancée de la matinée, la place du marché était bondée. Elle se situait juste au dessus du sternum du Djahil, au cœur même de la ville. Ici la cage thoracique avait disparu, enfouie sous les vastes toiles décorées avec soin de frises et de figures diverses. C'était un marché couvert qui ne semblait pas différent de la plupart de ceux qui existaient en Orbiviate. Ça et là toutefois, une côte était visible, percée de fenêtres étroites et creusées d'escaliers, faisant office de tour.

Ce fut vers l'une d'elle qu'Odric se dirigea.

— Je préfère vous prévenir, maître Tacen, le Hibou est quelqu'un d'un peu bizarre.

— Le Hibou ?

— Oui, c'est l'homme que nous allons voir maintenant.

— Il est bizarre selon vos critères ?

— Ouaip.

— Oh, bon sang...

Ils entrèrent dans l'énorme ossement et commencèrent leur ascension.

— Pourquoi le Hibou ? demanda Tacen que ce surnom intriguait. Il sort la nuit pour chasser des rongeurs ?

— Bien sûr que non. C'est juste qu'il est toujours là à guetter tout ce qui se passe. Vous avez des idées plutôt tordues, vous. Vous n'allez peut-être pas le trouver bizarre tout compte fait.

Tacen s'abstint de répondre.

Ils arrivèrent bientôt dans la tanière du Hibou. Installée près d'une meurtrière, une lunette lui permettait d'observer le marché en contrebas. Une autre fenêtre à l'opposé donnait sur l'extérieur de la cité, mais elle était tellement encombrée qu'il semblait évident qu'il ne se souciait pas de cette ouverture. Le sol était recouvert d'une couche de paille fraîche, et au fond de la pièce était stocké un nombre invraisemblable de bâtons sculptés.

— Bonjour, docteur, fit le Hibou, l'œil accolé à sa longue-vue. Toujours pas décidé à vous laver ?

Odric rit comme à une bonne blague.

— Dites-moi, Hibou, avez-vous vu, il y a douze jours de ça, un homme passer de nuit en tirant une charrette à bras pleine et repartir avec cette même charrette vide ?

L'homme lâcha enfin sa lunette et se posta devant son interlocuteur. Tacen fit un vague signe pour la saluer, mais l'autre ne sembla pas y prêter attention. Son œil droit était largement plus ouvert que le gauche, résultat probable de sa curieuse habitude. Les cheveux emmêlés, il se tenait les poings contre les hanches, fixant Odric. Il avait effectivement quelque chose d'un vieux hibou déplumé.

— Il y a douze jours ?

— Entre huit et quinze disons, précisa Tacen.

Le Hibou lui jeta un regard perçant de son gros œil, puis se rendit vers le tas de bâtons entreposés.

Il en saisit un sur le dessus d'une pile et l'observa attentivement.

— C'est son système de notation, expliqua Odric à voix basse. Il fait des encoches sur les bâtons à chaque événement notable. Ensuite, il fouille dans sa mémoire pour retrouver à quoi correspond la marque. Un peu comme un nœud à un mouchoir.

— Hein ? Mais ça n'a aucun sens.

Le médecin haussa les épaules.

— Écoutez, ça marche, c'est tout ce qui compte.

Le Hibou les avait rejoints sur ces entrefaites.

— Oui, voilà. Un vieillard est passé. Une sorte de vagabond. Il tirait une charrette recouverte d'une vieille couverture. Il l'a apportée au temple. Il en est sorti une heure plus tard, la charrette vidée. Il l'a traînée jusqu'au milieu de la place et puis d'un coup il s'est arrêté, l'a regardée et il est parti en la laissant derrière lui. Curieux type. Ensuite le vieux Henric est arrivé et il a récupéré la charrette.

— Oui, on connaît cette partie. Merci beaucoup, Hibou. Je te revaudrai ça. Tacen, allons-y, je sais exactement où se trouve votre précieux chargement.



Pendant la descente et le trajet le long du cou, où se trouvaient les bâtiments administratifs, Odric conta à Tacen l'histoire de Métrod et du Djahil. Comment l'animal sacrifia sa vie pour

sauver le saint homme et comment celui-ci fit fonder une cité sur ses restes pour lui donner l'immortalité qu'il estimait lui avoir volée.

- Si votre ami a voulu payer la dette de Métrod en se rendant dans le temple même, il n'y a qu'un endroit où il a pu cacher son chargement : dans la corne même, là où se trouvait enchâssée la pierre de vie.
- Bien entendu ! Vous devez avoir raison.
- Seulement je ne sais pas si les prêtres nous laisseront fouiller le temple à loisir.
- Ils nous laisseraient probablement entrer si nous leur expliquions tout, répliqua Tacen, mais il est vrai que je préfère rester discret sur la nature du chargement.
- Parfait, fit Odric avec soulagement. D'autant que je n'ai plus le droit de pénétrer dans le temple.
- Quoi ? s'écria Tacen.
- Oh ! Quelques broutilles, les prêtres sont rancuniers par ici, répondit-il évasivement.
- Et comment faites-vous pour suivre le culte ?
- Eh bien, on ouvre grand les portes pour moi, et j'ai l'autorisation de m'installer sur une chaise sur le parvis le temps de l'office.
- Bon, ne m'en dites pas plus, sinon je vais le regretter.

Tacen s'arrêta net.

Ils étaient parvenus au temple. Celui-ci avait été érigé dans le crâne même du Djahil. De lourdes portes en bois avaient été scellées pour boucher l'occiput. La corne d'ivoire surplombait l'édifice, dressée fièrement telle que Métrod lui-même la découvrit.

Ils poussèrent la porte du temple, que personne n'avait pris soin de fermer. *Après tout, qui serait assez vil pour venir s'introduire dans un temple avec de mauvaises intentions ?* songea Tacen le cœur serré. L'intérieur du temple était plongé dans la pénombre, la seule lumière provenant des vitraux qui ornaient les orbites désormais vides. Le médecin se dirigeait cependant sans aucune difficulté. De toute évidence, il ne prenait pas vraiment à cœur l'interdiction qui lui était imposée. Tacen se laissa conduire vers l'étage supérieur, où se trouvait le dortoir des novices. Ils l'avaient traversé presque sans difficulté, lorsqu'ils entendirent des voix s'approcher. Odric pointa du doigt un renforcement dû à une irrégularité du crâne, et ils s'y accroupirent tous deux. Cette promiscuité n'était pas sans conséquences pour Tacen, le nez collé à son guide.

Deux novices s'approchèrent de leur cachette et s'arrêtèrent à leur hauteur.

- Tu ne sens pas comme une odeur ? fit le premier.
- Ah ! Mais si... Argh... On dirait que quelqu'un a fait frire des oignons conservés dans le formol.

Tacen jeta un regard furibond au médecin, qui l'esquiva de son mieux.

- C'est encore ce gros lard de Damase qui fait la cuisine dans sa chambre ! Cette fois j'en ai assez, je file le dire aux prêtres.

Les deux novices firent demi-tour et s'éloignèrent.

- Il est vrai que le novice Damase a de l'embonpoint, commenta Odric.

L'étage supérieur était accessible par un antique escalier en bois vermoulu. Mis à part le vieux Bazil, nul n'avait dû l'emprunter depuis près de dix ans. Tacen grimpa en tentant de faire le moins de bruit possible, mais les marches grinçaient sous ses pieds. La porte n'était pas fermée. Il poussa le battant.

C'était un ancien grenier poussiéreux, faiblement éclairé par des lucarnes percées dans l'os.

Il n'y avait pas la moindre trace d'une émeraude.

- Je crois que votre flair vous a trompé cette fois, docteur.

Odric ne répondit pas. Il passa devant Tacen et observa attentivement le sol. La poussière n'avait pas été dérangée depuis des années, c'était évident. Il leva les yeux et un sourire triomphal apparut sur son visage.

— Voulez-vous me prêter votre poignard, maître Tacen ?

Le négociant le lui tendit avec circonspection.

— J'admets, reprit le médecin, m'être très légèrement fourvoyé.

Il cogna sur le plafond avec le manche du poignard. L'os rendit un son étouffé. Il se décala d'un pas et reprit son manège. Cette fois, le plafond sonna creux.

— Je pensais que Bazil était entré dans le temple pour y déposer son trésor, quel qu'il soit. Mais il a fait mieux que ça : il l'a replacé à l'endroit exact d'où Métrod avait retiré la pierre autrefois.

Sur ces paroles, à la grande horreur de Tacen, il frappa le plafond d'un grand coup de couteau. Les os du Djahil avaient été consolidés au fil des siècles par les habitants de la ville, mais en ce lieu déserté les années l'avaient rendu poreux. La lame disparut sur toute sa longueur.

— Par les dieux que faites-vous ? s'écria-t-il. Vous profanez un lieu saint !

Odric ne se démonta pas et continua sa besogne : il fit tourner l'arme avant de la retirer d'un coup sec, déversant sur le sol une avalanche de pierres vertes.

La cataracte dura plusieurs secondes et, à la grande horreur du négociant, arracha l'os sur son passage, élargissant considérablement l'ouverture initiale. Le vieux Bazil avait dû monter au sommet du crâne et, par quelque orifice naturel, ou creusé par ses soins, il avait déversé les bijoux dans la corne.

Odric observait les pierres, stupéfait, rendu muet pour la première fois de la journée. Tacen passa la tête dans la cavité une fois la dernière pierre tombée. La lumière du jour pénétrait dans la corne par une ouverture assez large pour qu'un homme y passe, mais au regard de la taille de la corne, elle devait paraître minuscule.

— On n'aurait pas dû revendre la charrette, finit par murmurer le médecin d'une voix blanche.

Le dernier sac d'émeraudes venait d'être transféré dans le chariot de Fareng, et le soir tombait lorsque Tacen décida de faire un dernier voyage. Il parvint une fois de plus sans encombre aux antiques escaliers sans croiser âme qui vive. Le temple avait été pratiquement désert tout l'après-midi, mais il redoubla néanmoins de prudence, s'arrêtant régulièrement à l'affût du moindre bruit. Il parvint bientôt au sommet des marches grinçantes et se retrouva devant l'énorme trou qu'Odric avait creusé dans le crâne du Djahil. Il posa son sac pour en sortir le matériel de maçonnerie qu'il y avait mis.

Il parvint à obtenir une teinte acceptable et venait tout juste de terminer sa réparation quand une voix s'éleva juste derrière lui.

— Que faites-vous ici ?

Tacen se figea. Devant lui se dressait un homme vêtu tout de noir. Son visage disparaissait dans l'ombre de son capuchon. Sur sa chemise se dessinait la pousse dorée des Formateurs de Yanothan. Le prêtre se pencha vers le matériel de Tacen, posé sur le parquet.

— Je ne crois pas me souvenir d'avoir demandé des travaux. Surtout un jour où j'étais absent.

— Il y a eu urgence, mon père, fit Tacen en improvisant. Un fragment de crâne s'est effondré. On m'a fait venir pour que je répare ça au plus vite.

— Je crains que personne n'ait autorité pour cela en mon absence, prononça le Formateur avec calme. Et même si ce que vous faites ne semble pas bien méchant, votre manque de coopération m'oblige à vous garder ici.

— Mon père, croyez bien que je suis désolé de ce qui s'est produit ici, et si n'était le secret auquel je suis tenu, je vous aurais demandé votre autorisation.

— Vous auriez certes dû.

Le prêtre leva alors une main, et Tacen sentit le plancher onduler sous ses pieds. Il se rendit bientôt compte que ce n'était pas une simple impression, et que les planches se disjoignaient, se tordaient, prises de frénésie. Soudain de multiples lianes jaillirent du bois et s'enroulèrent autour de ses chevilles.

Le Formateur s'approcha, ses traits toujours dissimulés. Tacen ouvrit discrètement un compartiment de sa ceinture et y plongea un doigt encore couvert de mortier séché, le recouvrant d'une poudre blanche.

— Et maintenant, déclara le Formateur, voulez-vous me dire ce que vous faites ici au juste ?

Tacen retint un soupir avec difficulté et murmura :

— Je suis désolé, mon père.

Il glissa rapidement la main sous le capuchon et du bout des doigts caressa le visage du prêtre. Celui-ci mit machinalement la main sur sa joue et s'effondra d'un coup. Autour des chevilles de Tacen, les lianes desserrèrent aussitôt leur étreinte.

— La substance agit pendant quelques heures, expliqua Tacen. Durant tout ce temps, vous perdrez toute notion d'équilibre. Ensuite tout reviendra à la normale. Je vous prie de me pardonner.

Le prêtre ne répondit pas, soit qu'il ne le pouvait pas, soit qu'il préférât s'abstenir. Tacen dévala les escaliers et heurta de plein fouet deux novices.

— Votre supérieur a eu un malaise pendant que je rénovais le plafond.

Depuis l'étage supérieur, un cri de rage déchira l'air. Le Formateur venait sans doute de d'apercevoir les réparations de Tacen et il ne semblait guère apprécier la dégradation d'un temple trois fois millénaire.

— Dépêchez-vous, suggéra Tacen aux clercs interloqués. Il semble très mal en point.

Il s'éloigna lui-même du côté opposé, songeant qu'il serait souhaitable de ne plus être dans les parages quand le prêtre aurait réussi à s'expliquer.

Le Bras de Sarla

La silhouette était robuste sur le gaillard d'avant, respirant la vigueur et l'autorité. Pourtant, la crinière de cheveux gris tombant dans le dos de la femme et le visage buriné accusaient le passage du temps ; Sarla n'était plus de la première jeunesse.

Ses vêtements étaient ceux d'un marin ordinaire : chemise blanche à lacet, pantalon de toile ample et bottes au cuir craquelé par l'humidité. Seule la cape brodée recouvrant l'épaule droite apportait à l'ensemble une touche de raffinement. Toutefois, les marins ne s'y trompaient pas. Cet accessoire ne servait qu'à dissimuler le bras mutilé du capitaine, un bras qu'elle avait perdu vingt ans auparavant au cours d'une passe d'arme avec des flibustiers.

Sarla s'impatientait.

Son bateau attendait depuis l'aube, amarré auprès des barges des passeurs. La caravane de Fareng aurait déjà dû être là.

Sur le pont, une partie de l'équipage de la caravelle effectuait les diverses corvées dans une discipline irréprochable pendant que les autres restaient en alerte. Pas question de jouer aux cartes ou aux dés. Les matelots savaient l'agacement qu'en concevait Sarla. Attendre était déjà une tâche à ses yeux. Or, *personne n'accomplit correctement deux choses en même temps*, aimait-elle à répéter.

Ses hommes connaissaient par cœur ses maximes. Ils étaient ses fidèles, les seuls à l'accompagner même lorsqu'elle abandonnait son galion afin d'accomplir une mission spéciale pour Fareng.

Bien souvent, Sarla était convoquée pour aider au passage des chariots du marchand dans les traîtres méandres du fleuve Torsade. En de telles occasions, la louve de mer délaissait sa bien-aimée *Furie de Qaôzer* et mettait à flot la caravelle modifiée dont elle se servait sur ce cours d'eau : un cadeau de Rasène Fareng qu'elle avait baptisé elle-même *Le Bras de Sarla*. Son employeur n'avait pas manqué de trouver ce choix curieux, mais il avait laissé le capitaine faire selon son idée, comme toujours. Sarla était au service de sa famille depuis bien avant sa naissance, et jamais un Fareng n'avait eu à se plaindre de ses excentricités.

Une rumeur au-delà des collines annonça l'approche d'un important convoi. Sarla se redressa et sauta sur le pont avec ardeur. Elle n'avait pas encore pris pied dans la chaloupe que le chariot de Fareng - *l'Ocelot* - faisait son apparition au bout de la route, tiré par tout un troupeau d'aurochs.

La manœuvre qui s'ensuivit était parfaitement réglée. Une dizaine d'hommes quitta les barges pour aller dételer les bêtes et les conduire à bord des embarcations. Une fois la route dégagée à nouveau, les cochers manœuvrant l'Ocelot s'arrimèrent solidement à des sangles, puis débloquèrent les roues. Ainsi libéré, l'énorme véhicule glissa de plus en plus vite le long de la pente pour aller finir sa course dans les eaux du fleuve, provoquant de puissants remous à la surface. La chaloupe où se tenait Sarla en fut ébranlée.

Alors que l'on aurait cru voir l'Ocelot disparaître dans l'onde, il surnagea et trouva son assise, tel un curieux cargo. Sa ligne de flottaison, remarquablement basse pour un engin de ce poids, témoignait de l'habileté de son concepteur. Les hommes à bord des barges saluèrent cette mise à flot par des ovations. Sans y prêter attention, Sarla donna l'ordre d'aborder. Les dix marins de la chaloupe déployèrent leurs rames.

Une minute plus tard, le capitaine grimpait sur l'escalier latéral de l'Ocelot.

— Lireval, dit-elle à la femme venant derrière elle, fais donner les avirons et mets-toi à la barre. Je veux que ce chariot soit sur l'autre berge dans vingt minutes.

Sarla se rendit aussitôt aux appartements de Rasène Fareng. Elle parvint devant une porte en acajou et ajusta sa cape sur son bras avant de frapper. L'huis s'ouvrit aussitôt, révélant le jeune marchand.

Il suffisait de le regarder pour savoir qu'il était en passe de conclure une affaire particulièrement lucrative. Il avait le teint empourpré et le regard pétillant des grands jours. Ayant délaissé pour un temps ses toilettes les plus voyantes, il n'arborait alors qu'un pourpoint élégant et une barbe soigneusement taillée. Il ressemblait plus que jamais à son père.

Sarla s'en troubla brièvement.

- Maître Fareng, tout est prêt. J'ai ordonné que l'on commence les manœuvres sans attendre.
- Vous avez bien fait, capitaine, approuva le jeune homme et franchissant le seuil d'un pas conquérant. Il faut nous hâter. Je vous prie de m'excuser pour mon retard. J'ai dû mener à Djahil une transaction imprévue.

Sarla fronça les narines, soudain assaillie par une odeur bien différente des parfums qu'affectionnait d'ordinaire Rasène. Devinant son trouble, celui-ci fit un pas de côté pour révéler un petit homme corpulent que Sarla n'avait encore jamais vu.

- Je vous présente Odric de Djahil. Il vient de gagner sa place parmi nous et il va falloir vous habituer à... à sa présence pour les temps à venir.

Sarla hocha la tête et battit discrètement en retraite vers la passerelle. Une bourrasque de vent mit rapidement fin à son malaise. L'air de rien, Fareng alla s'appuyer nonchalamment à la rambarde de son chariot. Le dénommé Odric salua distraitement le capitaine et partit flâner le long de l'étrange esquif, jetant des regards appréciateurs à chaque détail des boiseries.

Sous les yeux de Sarla, les énormes voitures du convoi s'engageaient les unes après les autres dans le lac avec un ordre parfait. Pour chacune d'elles, au moins deux marins montaient à bord afin de diriger la manœuvre. Des écoutes s'ouvrirent sur les flancs des véhicules, livrant passage à des rangées d'avirons.

Les chariots flottant formèrent peu à peu une colonne, guidée par le Bras de Sarla. Le capitaine sourit, satisfaite de ce qu'elle voyait.

- Pas de difficultés en perspective ? lança Tacen en descendant de l'étage supérieur par une petite échelle.

— Le temps est aussi bon qu'on peut le souhaiter à cette époque de l'année, répondit Sarla, et le fleuve est calme aujourd'hui. Nous devrions passer sans encombres. Vous n'aurez même pas besoin de mon aide, Rasène.

- Allons, capitaine, si je vous ai convoquée, c'est pour le seul plaisir de votre compagnie.

- Et celle de mes quarante hommes bien entendu...

Sarla avait parlé d'un ton absent. Ses yeux fixaient l'un des rares navires marchands parcourant le fleuve. Celui-ci approchait peu à peu du convoi, sans paraître virer de bord.

- On raconte de curieuses choses ces derniers temps, reprit Tacen sans remarquer sa soudaine distraction Est-il vrai que vous avez poursuivi des contrebandiers jusqu'à l'anse de Vermeil ?

- Vous prêtez trop d'attention aux ragots, mon cher. Rassurez-vous, je n'ai rien fait que vous n'auriez fait à ma place. Attendez une minute...

La nef n'avait toujours pas changé de cap. Elle s'apprêtait à croiser la route de la formation. À son bord, on devinait les mouvements désordonnés des quelques hommes tentant maladroitement de ralentir le lourd esquif.

Sarla inspecta la coque. Le vaisseau était moins rudimentaire qu'il n'en avait l'air de prime abord. Le nom du bateau luisait sur une petite plaque de cuivre : *L'Hippocampe*. Une statue du paisible animal, fondue dans le même métal, servait de figure de proue.

- Celui-ci va nous couper la route, remarqua Sarla d'un ton mécontent. Qu'il soit malveillant ou seulement maladroit, son capitaine va avoir affaire à moi !

- Des pirates, vous croyez ? s'étonna Fareng. Qui pourrait vouloir nous affronter ? Nous avons de quoi repousser tout abordage.

- Il y a plusieurs sortes de pirates, Rasène. Ceux que je crains particulièrement sont les *Crocodiles*.

- Les crocodiles ?

- Des pirates qui se contentent de couler les navires marchands au lieu de les aborder. Ils connaissent bien les courants et ils savent où ceux-ci entraînent les cargaisons. Ensuite, ils n'ont plus qu'à aller repêcher leur butin à la faveur de la nuit.

À ces mots, le marchand avait blêmi.

— Vous croyez que ce bateau pourrait...

— C'est ce que nous allons savoir tout de suite. Qu'on me donne un porte-voix !

Fareng envoya en chercher un sur le champ. Le temps que Sarla l'ait en main, la nef n'était plus qu'à une vingtaine de mètres du chariot.

— Holà, de l'Hippocampe ! tonna-t-elle. Qu'avez-vous à nous approcher ainsi ? Êtes-vous si pressés que vous ne pouvez laisser passer un malheureux convoi ?

Perchée sur le nid-de-pie de la nef, une femme tenta de signaler par gestes que la voile carrée posait quelques difficultés à l'équipage.

— Jetez l'ancre s'il le faut mais gardez vos distances ! aboya Sarla.

Son injonction fut suivie aussitôt. Un homme de haute taille qui devait être le capitaine débloqua le cabestan, et l'ancre creva la surface du fleuve. La nef stoppa dans un grincement inquiétant. Un instant plus tard, un cordage cédait puis l'équipage parvint enfin à amener la voile.

— Je vous prie de nous pardonner, cria l'homme en se juchant sur le beaupré. Je suis Noxe, le capitaine de l'Hippocampe. Cette caraque n'est plus ce qu'elle était, mais nous nous en serions voulu de couper la route d'une si noble formation.

Sarla ne goûta guère le sarcasme.

— En voilà de fiers marins ! rétorqua-t-elle sans aménité. Il est vrai que ferler une voile n'est pas aussi facile qu'on le dit.

— En effet, approuva joyeusement Noxe tandis que le chariot dépassait peu à peu la nef. Dites-moi, ma dame, est-ce là la caravane du grand Taléron ?

Fareng arracha presque le porte-voix des mains de Sarla.

— Je suis Rasène Fareng de Raékanne, le fils de Bélaric ! Sachez que Taléron n'a rien de grand aux yeux de ceux qui le connaissent. Les seuls titres que je lui accorde sont ceux de *Taléron l'assassin* et *Taléron le voleur* !

— Mille pardons, lança encore une fois le capitaine d'une voix goguenarde. Rassurez-vous, je ne porte pas Taléron dans mon cœur plus que n'importe quel autre marchand. Si c'était lui qui s'était trouvé devant moi, il aurait eu à subir le même sort que vous.

Dans un grondement, la figure de proue de la caraque vomit alors un jet de flammes sur le flanc du chariot. Tacen et Sarla se jetèrent en même temps sur Fareng pour le mettre à l'abri derrière le bastingage.

L'hippocampe de cuivre embrasa tout le flanc de *l'Ocelot* en une courbe dévastatrice. Evacuant la passerelle, Fareng et ses deux employés s'abritèrent dans le salon du marchand.

— Le feu des Cinq ! s'écria Sarla en refermant la lourde porte. Ces lâches se servent du feu des Cinq !

Sa main gauche agrippa la poignée d'un sabre dissimulé sous sa cape.

— Quelle guigne ! N'importe quel prêtre de Sécadif pourrait souffler ce feu comme une chandelle mais nous sommes aussi démunis que des enfants. Tacen, vous savez à quoi vous en tenir ?

Le négociant réfléchit à toute vitesse.

— L'eau ne lui fera rien. Nous allons devoir l'étouffer au corps à corps.

Sarla opina et se tourna aussitôt vers Fareng.

— Rasène, vous êtes le maître à bord ici. M'autorisez-vous à faire tout ce qui sera nécessaire pour vaincre ces pirates ?

Le marchand hésita devant la fureur de Sarla. Ce n'est qu'en voyant Tacen approuver silencieusement qu'il finit par acquiescer.

— Ne tuez que s'il le faut, ajouta-t-il d'une voix blanche.

Sarla parut satisfaite.

— Un seul mort me suffirait. Il n'y a que le capitaine qui connaisse le secret du feu des Cinq. Je vais engager le combat avec ce navire, Rasène, conclut-elle en marchant vers la porte.

Elle ouvrit le battant à la volée et s'élança à travers la passerelle en flammes. Tout le long du chariot, elle courut en repérant à travers la fumée l'emplacement des différents bateaux.

La nef pirate avait délaissé l'Ocelot et s'attaquait à présent au chariot suivant. Le feu des Cinq jaillissait à nouveau de la gueule de l'hippocampe, comme mû par sa propre volonté.

Le secret de cette arme était en principe conservé par les doctes et son usage interdit. Pourtant, il arrivait en de rares occasions que certains savants peu scrupuleux en fassent commerce auprès de malandrins. Sarla rendrait un fier service à l'Orbiviate en envoyant ce navire par le fond.

Elle vit le Bras qui, ayant lofé sur bâbord, fondait sur la nef. Il passait à une poignée d'encablures du chariot, elle n'aurait pas d'autre occasion. En quelques enjambées, elle prit appui sur la rambarde et sauta. Le pont de son navire n'était qu'à deux mètres plus bas mais elle sentit les planches craquer sous son poids lorsqu'elle atterrit rudement sur le gaillard d'arrière.

Elle rejoignit aussitôt la navigatrice à la barre.

— J'aimerais rencontrer ce Noxe, clama-t-elle en se plaçant au côté de la jeune femme. Qu'en penses-tu, Lezdelle ?

— Je les éperonne par le flanc.

— Non je ne veux pas qu'ils aient le temps de réduire en cendres un autre chariot. Vise l'avant.

La navigatrice lui jeta un bref coup d'œil.

— Mais nous allons perdre le Bras...

— On peut s'en remettre, fais-moi confiance. Exécution.

Lezdelle modifia légèrement son cap et pointa le beau-pré vers la figure de proue de l'Hippocampe.

Des cris d'alarmes furent lancés depuis le pont de la nef. Les pirates avaient finalement vu la caravelle. Le siphon logé dans la trompe de l'hippocampe pivota en direction du nouvel assaillant. Trop tard cependant.

Lorsque les flammes surgirent, l'éperon pénétrait déjà dans le carénage, atteignant le récipient dans lequel brûlait le feu des Cinq. Il y eut un craquement retentissant et des chapelets de flammes bondirent dans toutes les directions. Les ponts des deux navires s'embrasèrent.

Dans le chaos de cette collision, on ne vit plus rien. Une épaisse fumée se répandit sur les eaux, cachant la face du soleil.

— Abordez ! Abordez ! s'égosilla Noxe depuis le pont des pirates.

Cet ordre fut suivi d'une puissante clameur. Les forbans étaient plus nombreux que ne l'aurait cru Sarla. Même en cet instant, la promesse de la cargaison marchande suffisait à étouffer leur peur.

Des silhouettes armées jusqu'aux dents apparurent sur le gaillard d'avant, crachant et toussant dans la fumée épaisse du feu des Cinq.

— Balistes ! lança Sarla.

Il y avait deux de ces engins sur le pont de la caravelle. Armées et bandées, elles n'attendaient que cet ordre pour lâcher une volée de pierres. Les lignes des pirates furent enfoncées douloureusement par le tir croisé. Galvanisés par cet avantage, les marins du *Bras* chargèrent à leur tour.

Des duels s'engagèrent partout : sabre contre sabre, hache contre hache. Sarla défendait pour la dernière fois le pont de son navire fluvial. La caravelle et la caraque n'allaient pas tarder à sombrer. Aucune importance. Le Bras n'était qu'un outil, facilement remplaçable, et non un vrai vaisseau, avec son histoire et sa légende. Vaincre les boucaniers valait bien un tel sacrifice.

L'absurdité du combat apparut bientôt à tous. Les deux navires s'enfonçaient dangereusement, coupant court aux affrontements. Marins et pirates s'enfuirent à la nage, les uns vers la ligne des chariots, les autres vers les berges du fleuve.

Sarla, en revanche, n'était pas décidée à plonger. Remettant son sabre au fourreau, elle grimpa sur le château avant de l'Hippocampe. Le capitaine Noxe allait avoir des comptes à rendre aux dieux avant que ce combat ne s'achève.

Sarla erra au hasard sur le navire en flammes, repoussant les rares pirates qui croisaient encore son chemin. Lorsqu'elle retrouva un peu d'air frais près du château arrière, elle aperçut son ennemi.

Noxe se tenait debout à la barre, contemplant avec incrédulité son navire dévoré par sa propre sorcellerie. Sarla pouvait le détailler à loisir désormais. Il avait les yeux fendus et de longs cheveux noirs liés en tresse à la manière des moraj. Sous ses frusques de marchand, on devinait une brigantine et un fouet pendu à la ceinture.

— Cela s'est-il passé comme tu l'escomptais, Noxe ?

Le pirate tourna vers Sarla un regard ébahi.

— Tu es venue à moi, vieille femme. Aurais-tu l'intention de me tuer ?

Elle gravit lentement les marches, tenant son sabre bien en évidence.

— En temps normal, je t'aurais simplement livré aux prêtres. Mais, puisque tu as commis la folie d'utiliser le feu des Cinq...

D'un geste vif, Noxe s'empara d'une épée gisant au sol et attaqua.

Sarla détourna difficilement le premier coup. Noxe était d'une force peu commune et, à présent aux abois, il ne craignait nullement la mort. Elle recula dans l'escalier, manquant de peu de basculer.

Le flibustier abattit son épée de toutes ses forces. Sarla para tant bien que mal. D'une seule main, elle ne pouvait contrer efficacement un assaut d'une telle violence. Elle dut mettre un genou à terre et sentit la marche sur laquelle elle se tenait craquer dangereusement.

— Tu as détruit mon navire, commenta Noxe sincèrement étonné. Alors pourquoi vouloir m'affronter en personne ? Je ne nie pas que tu sais manier un sabre mais regarde-toi !

Il frappa à nouveau et la marche de bois cassa pour de bon.

Son adversaire disparut à travers l'escalier et atterrit douloureusement sur le pont. Noxe enjamba la brèche pour descendre la rejoindre. Sans le moindre remord, Sarla profita de sa position pour entailler cruellement l'une des chevilles du pirate au passage. Celui-ci hurla de douleur et parvint à maintenir son équilibre.

Il s'avança vers elle en boitant, une expression de profond mépris sur le visage.

— Je vois qu'on ne se bat pas à la loyale.

— Tu as la moitié de mon âge et tes deux bras, pauvre idiot ! Qui ne se bat pas à la loyale ici ?

Les lames du sabre et de l'épée se rencontrèrent à nouveau. Cette fois, Sarla se trouvait sur un terrain plus sûr. À présent qu'elle savait à quoi s'en tenir avec Noxe, elle le gardait à bonne distance, le laissant se fatiguer. Quand elle le pouvait, elle le blessait légèrement et guettait le moment où il n'aurait plus la force de lever sa lame.

Noxe avait compris sa tactique. Il cessa ses attaques en puissance pour ne plus s'appliquer qu'à désarmer Sarla. Il était toutefois moins doué qu'elle dans ce domaine et reculait peu à peu. Les duellistes se rapprochaient dangereusement de la partie enfumée du pont.

Vint le moment où une nuée obscure dissimula Noxe un bref instant, instant qu'il mit à profit. Tandis que Sarla hésitait, la lanière d'un fouet jaillit du mur de fumée et cingla son bras, garrottant son poignet. Elle ne put retenir un cri de douleur.

Noxe émergea avec un sourire triomphant, le manche de son arme dans une main et son épée dans l'autre.

Tirant son fouet sur le côté, il tordit le bras de Sarla. Le sabre tomba sur le pont dans un cliquetis.

— C'était bien, vieille femme, reconnut Noxe.

Sarla ne répondit rien. Elle luttait pour rester hors de portée de l'épée et retarder le moment où le coup fatal allait tomber.

— Te tuer serait barbare, poursuivit le pirate d'un ton badin. Tu mérites mieux. Je vais plutôt trancher ton autre bras afin que tu te souviennes de moi.

Sarla n'était plus qu'à un mètre de lui. Il leva son épée et frappa.

Alors, une autre lame interrompit son geste.

De sous la cape avait surgi le bras droit de Sarla, du moins ce qui lui tenait lieu de bras. Car sous le coude, la chair laissait place à une lame courbe de métal noir.

Noxe cligna des yeux, totalement éberlué.

Sarla écarta l'épée d'un mouvement tournoyant et tira à nouveau sur le fouet pour attirer son ennemi plus près d'elle.

— Il est vrai que je vieillis, Noxe, dit-elle avec regret. Vois-tu, j'avais espéré te vaincre seulement avec mon bras gauche.

À ces mots, elle frappa au niveau du cou, tranchant net la gorge du boucanier.

Le naufrage des deux navires dura encore une poignée de minutes avant qu'ils ne disparaissent entièrement sous les eaux. Les flammes brûlèrent quelques secondes à la surface et diminuèrent peu à peu. Contrairement à la croyance populaire, le feu des Cinq ne brûlait pas dans l'eau.

Une Sarla quelque peu trempée monta à bord de l'Ocelot, aidée par Tacen et Kiyen. L'incendie y avait été maîtrisé à grand-peine. Une fois assise avec soulagement sur la passerelle du chariot, le capitaine posa un regard fatigué sur le fleuve.

— C'est la première fois que je perds un navire de mon propre fait.

— Qu'est-il arrivé à Noxe ? demanda Tacen en s'accroupissant près d'elle.

— Ce qui devait arriver.

Il y eut un moment de silence tendu.

— On va vous remettre sur pieds dans les appartements de Rasène, éluda le négociant.

— Non, pas question, rétorqua Sarla d'un ton sans appel. Aucun Fareng ne me verra jamais dans cet état.

Tacen la dévisagea avec surprise. Cette soudaine coquetterie ne lui ressemblait guère.

— Donnez-moi juste de quoi me sécher, coupa-t-elle, et assurez-vous que mes hommes sont sains et saufs.

— Nous les avons récupérés, tout va bien. D'ailleurs, le reste du convoi a traversé le fleuve. Nous n'attendions plus que vous.

— Oh, fit Sarla en se redressant. Vous avez bien fait. J'espère que nous ne vous gênerons pas si nous restons avec vous pour la fin de votre voyage ?

— Pas du tout. Quelques fines lames de plus pourront nous être utiles. Les routes ne sont pas toujours sûres.

— On le dit, en effet.

Kiyan, chasseur de chimères

L'équipage attendait de savoir qui du chasseur ou de la bête referait surface, les yeux rivés sur les eaux sombres du fleuve. Sondant les profondeurs, Tacen avait empoigné une gaffe, prêt à transpercer la chair de la créature qui les avait attaqués, si c'était elle qui revenait.

Sans le moindre signe avant-coureur, une forme sombre perça la surface, faisant sursauter plus d'un homme. Mais ce fut la main de Kiyān qui se tendit alors vers la gaffe que lui présentait Tacen. Le chasseur se hissa à bord.

— Eh bien ? se renseigna Fareng négligemment.

— Elle ne faisait pas le poids, répondit le chasseur.

La réponse parut satisfaire le marchand.

— Capitaine Sarla, nous pouvons reprendre le voyage.

Sarla salua et s'éloigna pour donner ses ordres. Fareng et Tacen disparurent à l'intérieur de l'Ocelot, et Kiyān entreprit de grimper sur le toit du chariot.

Il n'y fut pas plus tôt rendu que le docteur Odric l'avait rejoint.

— C'était un sacré plongeur.

Le chasseur esquissa un sourire poli et posa au plancher un objet éburnéen ; dent, griffe ou corne de la créature qu'il avait tuée dans le fleuve. Odric observa l'appendice avec respect.

— Dis donc, ça doit pas mal rapporter votre petite affaire là.

Le médecin s'éclaircit la gorge.

— Hum, si vous ne savez pas à qui vendre ce genre de marchandise, je pourrai peut-être vous aider. Moyennant un petit pourcentage, rien de bien méchant.

Le chasseur ne répondait pas, tout occupé à ôter ses vêtements mouillés. Le médecin attendit quelques secondes jusqu'à ce que Kiyān se retrouvât pratiquement nu.

— Enfin, c'est un souvenir que vous avez rapporté là, je comprends bien, mais à l'avenir, si vous rapportez un échantillon plus conséquent de la bête, je pourrai nous en tirer un bon prix. Une association réciproquement profitable vous voyez... Des tas de gens sont prêts à acheter la moindre rognure de sabot du moment que c'est un médecin qui leur fournit.

Kiyān s'avança vers le petit homme avec une rapidité surnaturelle.

— Je suis déjà associé à Fareng, et notre association est plus que réciproquement profitable. Il me paie pour que je le protège des nuisibles, et moi je suis payé pour faire ce que j'aime : traquer ces créatures. Ce sont en général de nobles animaux et je répugne bien souvent à les tuer. Ce serait une insulte que de faire commerce de tout ou partie de leur corps. Parfois cependant, je tombe sur une créature abjecte qui ne mérite pas la vie que Yanathan lui a donnée, et je n'ai aucun scrupule à l'éliminer, quelle que soit la forme que les dieux aient accordé au nuisible.

Il appuya fortement sur le dernier mot sans lâcher Odric du regard. Le médecin partit d'un rire jaune et s'éloigna de quelques pas.

— Eh bien, tant pis... Que voulez-vous ? Je ne vais pas vous forcer la main. Une bonne journée à vous, Kiyān.

Le chasseur secoua la tête et s'allongea au sol, laissant au vent le soin de le sécher.



Le convoi ne quitta le fleuve que pour s'enfoncer dans une rivière de boue. Une pluie lourde frappait sans répit, cinglante et glaciale quand le vent soufflait dans le crépuscule. La berge ne portait ce nom que par habitude, désormais elle n'était plus qu'une succursale fangeuse du cours d'eau. Les puissants aurochs peinaient à tirer les véhicules hors du borbier, leurs larges sabots s'enfonçaient au travers du sol avec un bruit de succion, puis restaient engoncés dans leur carcan limoneux. Une dizaine d'hommes s'affairaient autour de chaque charriot, tentant tant bien que mal de dégager les roues et les pattes immobilisées.

Le Gavial ouvrait la marche du convoi. Kiyane se tenait debout sur l'éperon qui pointait à l'avant du chariot et qui lui avait donné son nom. La visibilité était extrêmement réduite autour du chariot. La masse informe des bêtes de trait se devinait à l'avant, forme noire dans la pénombre. Malgré le vent, le chasseur percevait les cris des hommes qui s'affairaient à faire avancer les véhicules.

Tout ceci n'était que parasites pour lui. Ses sens tendus tentaient de discerner une autre présence. Oh il était possible, assurément, que Kiyane ait imaginé le danger. L'obscurité, la pluie, des branchages arrachés et roulés par le vent... Il n'en fallait pas davantage pour simuler au regard scrutateur la présence d'un animal.

Kiyane savait d'expérience qu'il pouvait commettre une telle erreur. Mais il savait aussi qu'un excès de prudence ne provoquait pas de dommages, là où un excès de confiance pouvait s'avérer catastrophique. Il sauta à terre.

Et atterrit sur un sol souple et élastique. Le temps d'un battement de cil, Kiyane fut accroupi, les yeux rivés à terre. Près de lui, la masse de bois et de métal du chariot passa lourdement en grinçant, ses roues pesantes s'enfonçant à peine dans la curieuse matière. Le chasseur nota ce détail sans réellement y prêter attention, tout occupé encore à son examen. Il ôta un de ses gants et posa sa main nue sur le sol. L'eau froide qui ruisselait ne pouvait expliquer totalement la basse température sous la paume de Kiyane.

La route avait la consistance désagréable du varech. Et son odeur aussi, constata bientôt le chasseur après avoir reniflé sa main. Il réajusta son gant, se releva et s'élança vers *l'Ocelot*.

Dans le bureau chauffé de Fareng, la pluie n'avait pour conséquence que de produire un agréable bruit de fond en tapant avec régularité sur les carreaux. Le marchand et son négociant examinaient une carte avec soin, munis d'instruments de tracé. Sarla, debout devant une fenêtre non loin, scrutait la route et ses alentours.

Tacene mesura l'écart d'un compas le long d'une règle graduée, et piqua celui-là sur la carte, en plein centre des mines de Ropra.

— À cette heure, les émeraudes que Taléron aura récupéré ne devraient pas se trouver plus loin que Maras Tor. À la hauteur de Quirzo peut-être, ajouta-t-il après réflexion, s'il avait déjà une équipe prête à prendre le départ à Maras Tor.

Fareng secoua la tête.

— Elles sont à Maras Tor, le vieux brigand ne permettra à personne d'autre que lui de tenter de nous rattraper. Il doit rassembler les membres les plus prestigieux de son organisation.

Le marchand se fendit d'un sourire carnassier.

— Quoiqu'il fasse, il ne nous rattrapera pas. Il faudrait que son dragon-chenille se mue en papillon et qu'il lui pousse des ailes s'il veut regagner son retard.

Tacene se permit de sourire à son tour.

Le chariot fut secoué par un soubresaut et ralentit son allure, coupant court à tout épanchement de satisfaction mesquine.

— Puisse le souffle de Bersk chasser cette pluie bientôt, grommela Fareng, ou nous perdrons tout notre avantage.

À peine le marchand avait-il prononcé ses mots que l'attelage s'arrêta pour de bon.

— Je vais voir ce qui se passe, lança Tacene en s'approchant de la porte.

Mais, à cet instant, la porte s'ouvrit et le vent s'engouffra dans le bureau, faisant vaciller les flammes qui crépitaient dans l'âtre. Kiyane entra dans le bureau, dégoulinant de pluie sur le plancher.

— Kiyane, constata Fareng. Qui a donné l'ordre d'arrêter ? demanda-t-il d'une voix ferme.

— C'est moi, fit le chasseur. Nous ne pouvons pas continuer plus loin pour le moment. Je demande la permission de prendre *le Gavial* pour une reconnaissance.

Le marchand attendit quelques secondes, dans l'attente de plus d'explications. Quand il comprit qu'elles ne viendraient pas, il hocha la tête et fit signe au chasseur de faire ce qu'il voulait.

Il n'appréciait guère ce contretemps, mais il savait qu'il valait mieux suivre les directives de Kiyān sans discuter.

— Tacen, accompagne-le, finit-il par dire lorsque le chasseur eut passé la porte.

Le négociant sortit sous l'averse glacée et courut pour rejoindre le chasseur. Celui-ci ne s'opposa pas à la volonté de Fareng : les deux hommes s'appréciaient mutuellement. Néanmoins Kiyān était concentré sur sa mission et ne disait mot, si bien que Tacen finit par monter à l'intérieur du véhicule de reconnaissance qui, s'il n'était pas aussi confortable que *l'Ocelot*, avait au moins le mérite d'offrir un abri contre les intempéries.

Lorsque *le Gavial* stoppa, une demi-heure plus tard, Tacen constata, non sans surprise, qu'ils ne se trouvaient plus du tout sur la route, mais au beau milieu d'un bosquet. De hautes colonnes couvertes de végétation se dressaient en ce lieu, soutenant un vaste dôme qui abritait un édifice ouvragé. C'était, semblait-il, un autel consacré à la déesse Nydali. On y avait sculpté une pieuvre dont les tentacules enlacés formaient les limites d'un petit bassin couvert de nénuphars. Sans doute quelque refuge, comprit Tacen, érigé pour les pèlerins en quête d'un abri en ces lieux déserts.

Assis sur un rondin de bois non loin de l'autel, Kiyān fumait la pipe, tourné vers les fourrés.



Dépourvus de toute consigne particulière, les hommes avaient amassé du bois durant les dernières minutes du jour. Les piliers formaient un vaste cercle au beau milieu duquel avait été aménagé un foyer. Un brasier lumineux y ronflait désormais et l'impressionnant tas de bois qui trônait à côté aurait pu alimenter les flammes toute la nuit.

Assis sur des rondins de bois disposés sur les pavés moussus, à intervalle régulier autour du foyer, les membres de la caravane dînaient en silence, attendant le retour de Kiyān. Celui-ci avait disparu peu après l'arrêt du chariot pour regagner la route.

Il réapparut enfin, passablement essoufflé et totalement trempé. Il jeta au sol son épée et celle-ci sonna sur les pierres. La lame en était tant ébréchée que l'arme semblait désormais inutilisable. Le chasseur découpa une tranche de venaison dans le quartier de viande qu'on avait rôti durant son absence puis attrapant une miche de pain, vint s'asseoir près de Tacen.

— La route est totalement inutilisable.

Le négociant fronça les sourcils.

— Une chimère ?

Kiyān hochā la tête tout en avalant une bouchée.

— Elle est dangereuse et impossible à blesser. Nous avons eu de la chance de n'avoir pas attiré son attention. Il y aurait eu des dégâts ; j'ai moi-même eu du mal à me tirer de ses griffes.

— Enfin, ne pouvons-nous pas l'éviter ? Elle nous bouche la route ?

— Pas exactement : elle est la route.

Kiyān s'expliqua devant l'air incrédule de son compagnon.

— Elle est couchée tout le long de la route, nous avons roulé dessus quelques minutes. Je crois qu'elle ne s'en est même pas aperçue. Sa gueule se trouve à une centaine de mètre d'ici. Et là, elle est à l'affût. Son cuir est trop épais pour être entamé par nos armes. Il faudrait se glisser sous elle, mais malgré mes efforts, elle n'a pas daigné se soulever. Je tacherai de nous en débarrasser à la lueur du jour, mais je ne peux rien garantir. Si je n'y arrive pas, il faudra rebrousser chemin afin de trouver une autre route. Et avertir le clergé qu'il envoie un Formateur. Cette créature est un danger pour les voyageurs.

Les hommes avaient tendu l'oreille pendant le rapide conciliabule. Tous affichaient désormais un masque d'effroi. Le repas se termina dans le silence, rompu seulement par les bruits de la forêt et le martèlement incessant de la pluie.



L'autel consacré à la déesse aurait dû apporter la sérénité à cet endroit et malgré tout, la tension du groupe augmentait à chaque minute. La vive lumière du feu rendait les ténèbres impénétrables, pourtant Tacen ne pouvait s'empêcher de scruter les fourrés, fouillant l'obscurité du regard, sursautant à chaque fois que les feuillages se mettaient à bruisser plus énergiquement. N'y tenant plus, il fit mine de se lever mais Kiyān posa une main ferme sur son épaule.

— Oui, il y a quelque chose dans la forêt, dit le chasseur, ses propres yeux luisants dans la pénombre.

Tous firent silence et écoutèrent. Mais rien d'inhabituel ne se détachait de la rumeur familière de la végétation. Kiyān dut pourtant percevoir quelque chose car il ordonna à tout le monde de prendre son arme. Les épées furent tirées promptement. Puis, ainsi armés, ils virent le chasseur s'éloigner du feu à pas lents et s'avancer vers la lisière.

Une forme sombre recula vivement à son approche pour s'enfoncer dans la forêt. Une autre la suivit et disparut à son tour.

— Il y en avait deux ! grogna Tacen à voix basse.

— Quatre, corrigea Kiyān d'un ton neutre. Sans doute bien d'autres se cachent-elles plus loin sous la futaie. Ce qui m'inquiète c'est qu'il ne s'agit pas de la créature qui git sur la route.

Le groupe était à présent rassemblé en ligne devant la bordure de la forêt.

— Il y a plusieurs sortes de chimères ? s'étonna Tacen. Nous jouons de malchance. Vont-elles nous attaquer ? ajouta le négociant d'un air inquiet.

— Je ne sais pas, répondit le chasseur. Je crois qu'elles ne le savent pas elles-mêmes.

Un jappement rauque qui dérivait soudain dans l'aigu se fit entendre dans les fourrés. Le cri était incertain et s'interrompit net. D'autres suivirent rapidement, tous aussi peu convaincants.

— Écoutez-les, reprit Kiyān. Ils ne savent même pas hurler.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

Le chasseur secoua la tête.

— Je ne peux qu'échafauder des hypothèses, mais je crois qu'il y a eu une *percée*. D'abord la chimère sur la route et maintenant ces fauves... Cela arrive parfois, sinon les gens de mon espèce n'existeraient pas, mais ce sont en général des créatures isolées, perdues. Pour une raison ou une autre ces créatures se sont échappées en masse et se sont faufilees en Orbiviate. Elles ont dû gagner notre monde il y a peu néanmoins : d'abord parce que dans le cas contraire nous en aurions entendu parler d'une façon ou d'une autre, ensuite parce qu'elles ne savent que faire. Elles n'ont aucune idée de ce qu'elles sont ni de ce que nous sommes : des chasseurs et des proies.

— Donc, demanda Tacen avec lenteur, nous n'avons rien à craindre d'elle ?

— Pas dans l'immédiat, mais je crains qu'elles ne trouvent rapidement leur place dans la chaîne alimentaire. Nous devons fortifier la place.

Il n'y avait hélas pas grand-chose à faire. Des branchages furent coupés et disposés autour des piliers, de la façon la plus serrée possible. Le mur de fortune ne soutiendrait pas longtemps l'assaut.

— Allons dans le chariot, suggéra Tacen en constatant la piètre qualité de leurs défenses. Nous y serons à l'abri.

— Et nous y serons à la merci des fauves, répondit Kiyán sans se décontenancer. Nous n'avons pas de quoi tenir un siège. D'ailleurs nous devons régler ceci le plus rapidement possible ; j'entends d'ici les paroles de Fareng : « chaque minute perdue en est une gagnée par Taléron ». Néanmoins, il est inutile d'exposer nos vies à tous. Trouvez refuge dans le chariot, Maître Tacen, nous le défendrons.

Tacen hésita un court instant puis hocha la tête, mais il n'eut pas l'occasion de pénétrer dans *le Gavial*. Durant tous les préparatifs, les cris de fauve avaient résonné dans la nuit, de plus en plus sûrs, de plus en plus effrayants. Désormais ils étaient parfaitement maîtrisés. Soudain un meuglement puissant se mêla aux grognements des chimères.

— Les aurochs ! s'exclama Kiyán, se maudissant de cet oubli.

Les quatre bêtes de trait étaient attachées derrière l'autel, près d'un point d'eau aménagé pour les animaux. Les membres de la caravane saisirent des armes et des brandons enflammés dans le foyer, puis contournèrent le monument, perçant leurs propres défenses. Un aurochs, séparé du groupe, s'agitait sous la menace de quatre créatures de cauchemar. Celles-ci avaient la taille et l'aspect grossier d'un chien torturé. Leur peau lépreuse, s'exfoliait en épaisses plaques translucides suintantes et formait une carapace sordide, percée ça et là d'appendices grotesques. Leurs gueules étaient des pièges à ours : de vastes mâchoires plus larges que longues, percées de crocs innombrables et surmontées par des orbites si profondes que nul œil ne s'y voyait.

Les fauves n'avaient encore rien fait pour attaquer les bovidés et ils se contentaient de les observer en inclinant la tête sur le côté comme des chiots maladroit.

Les membres de la caravane s'arrêtèrent interdits à quelques mètres du prédateur, incertains de ce qu'il convenait de faire. En un instant, sur un signal connu d'eux seuls, les monstres auraient pu se jeter sur les bêtes ou les hommes et le tailler en pièce. S'ils hésitaient encore à attaquer, c'était manifestement en raison de ce qu'avait expliqué Kiyán un peu plus tôt. Ils ignoraient encore comment s'y prendre : leur instinct ne les avait pas encore poussés à déchaîner leur propre agressivité. Mais ils gagnaient à chaque instant en audace, s'approchant tour à tour de l'aurochs solitaire avant de reculer en jappant. Certains salivaient déjà comme des chiens devant une écuelle. C'était une question de secondes avant que la faim ne l'emporte sur la curiosité et que les animaux n'attaquent avec la férocité que laissait supposer leur apparence de cauchemar.

Le cercle autour de l'aurochs se rétrécissait à chaque seconde, jusqu'à ce que celui-ci, excité par la peur, ne décide de charger. Il baissa son large crâne et s'élança sur une chimère particulièrement hardie. Les cornes démesurées percutèrent de plein fouet le fauve, mais au lieu de le transpercer de part en part, elles ne purent que repousser la créature à quelques mètres. Ce fut comme un signal pour les autres chimères. Trois d'entre elles bondirent avec une agilité impressionnante sur le bovin. Furieux et terrorisé, l'aurochs se débattait avec l'énergie du désespoir, ruant et se cabrant pour faire lâcher prise aux démons de la forêt. Cependant la méthode des prédateurs était efficace : ils se servaient de leurs puissantes mâchoires pour s'agripper à la bête tout en la saignant à petit feu.

Avec un rugissement sauvage, Kiyán serra la lance qu'il avait empoignée et se rua au secours de la pauvre bête de somme.

— Conduisez les autres à l'abri ! ordonna-t-il en faisant jouer son arme pour percer la cuirasse des créatures.

Leur exosquelette, comme celui d'un insecte était dur et impénétrable, mais le chasseur avait pour lui l'expérience et l'agilité. Il enfonça la lame aigüe dans les interstices avec une précision mortelle. Bientôt deux fauves lâchèrent prises, gravement blessées. La troisième n'attendit pas les assauts de Kiyán pour rejoindre ses congénères.

Le cercle des créatures s'était entre temps grossi, et une douzaine de formes sombres se profilait déjà. Elles sortaient lentement de la forêt pour s'approcher à pas lents de la scène.

Kiyan attrapa la bride de l'aurochs blessé et le guida lui-même sous la coupole. La maigre palissade érigée à la hâte avait été écrasée sur une largeur de trois mètres, due au passage des bêtes de somme. Peut-être la trouée canaliserait-elle l'avancée des fauves.

Hommes et bêtes s'étaient entassés à l'autre extrémité du campement, le large foyer formant désormais leur seul rempart contre les créatures.

Bientôt, les premières chimères s'encadrèrent dans la palissade défoncée. Elles hésitaient visiblement à dépasser le feu. Il était difficile de dire cependant si le brasier les effrayait ou s'il causait en elles la plus grande perplexité. Elles s'approchèrent précautionneusement du foyer et restèrent à une distance respectable des flammes.

Le spectacle était étrange. Voir des fauves se masser autour d'un feu comme des humains paraissait surnaturel.

— Mais que font-ils ? articula Tacen, son épée pointée sur les monstres.

— Ils s'instruisent, répondit Kiyan à mi-voix. Ils apprennent ce qu'est le feu.

Un spécimen de bonne taille, plus hardi que ses congénères, se rapprocha dangereusement des flammes. Posant une patte griffue sur une grosse pierre du foyer, il avança son museau grotesque pour apprécier la chaleur. Les autres animaux le regardaient avidement, figés sur place.

La chimère avança son autre patte et la plongea dans le feu. Rien ne se passa sur le moment, peut-être parce que la peau cuirassée du monstre lui permettait de résister pour un temps à la brûlure ou parce que la douleur n'était pas instantanée chez ces créatures. Une seconde plus tard, le prédateur sautait brusquement en arrière avec un hullement plaintif. Ses semblables poussèrent à leur tour des cris semblables dont le concert devint rapidement assourdissant. Les caravaniers se plaquèrent les mains sur les oreilles comme ils purent sans lâcher leurs armes. Seul Kiyan ne semblait pas gêné par le vacarme. Il examinait attentivement chaque détail de la scène, promenant son regard sur les fauves, sur le feu et sur la trouée dans la palissade où se devinaient encore de nouvelles silhouettes.

Alors, il comprit où résidait la seule chance de salut et il marcha d'un pas sûr vers les prédateurs.

— Kiyan ! Que faites-vous !? s'écria Tacen en tendant la main vers lui sans oser faire un pas.

Les regards des chimères passèrent brièvement sur le négociant mais convergèrent tous rapidement sur le chasseur. Les animaux semblaient très intéressés par l'humain qui s'approchait d'eux.

Sans répondre, celui-ci parcourut encore quelques mètres et arriva bientôt à la hauteur des premiers prédateurs. Leurs réactions furent diverses. Certains s'écartèrent du chemin du nouveau venu, d'autres s'avancèrent au contraire pour venir le renifler, arborant toujours cette expression de curiosité si déconcertante.

Kiyan enjamba l'une des créatures lovée à terre à la façon d'un chat prêt à bondir et atteignit enfin le foyer de pierre. Il se pencha alors vers les flammes et saisit dans chacune de ses mains un brandon encore flamboyant avant de se relever et de faire face aux animaux.

Ils le contemplaient, regroupés devant lui telle une curieuse assemblée.

Sans hésiter, le chasseur jeta alors de toutes ses forces l'un des flambeaux sur la horde. D'un bond de côté, les créatures évitèrent le projectile avec une agilité surprenante, mais une légère panique était perceptible dans leurs déplacements précipités. Sans attendre davantage, Kiyan envoya son deuxième brandon droit sur l'un des monstres qui se faufilait par la palissade effondrée. La créature s'ébroua violemment en poussant un grondement rauque.

Les fauves se rassemblèrent en deux groupes, l'un à l'intérieur du campement, l'autre à l'extérieur.

Le chasseur était dorénavant totalement désarmé. À l'exception de son poignard, arme bien dérisoire face à ces monstres, il ne possédait rien qui puisse l'aider. Il était une proie facile, et ça, même les chimères le comprenaient. Elles le tenaient en étau, elles n'avaient qu'à bondir pour le dévorer.

C'est alors que Kiyān se mutila.

Il dégaina son arme et trancha vigoureusement son avant-bras. Le sang vermeil coula au sol. Les carnassiers, excités par l'attaque du chasseur devenaient littéralement fous confrontés à l'odeur du sang. Au fond de leurs orbites creuses s'allumèrent des éclairs blancs de démence. Kiyān bondit sans prévenir par l'ouverture, bientôt suivi par la meute tout entière.

Le chasseur courait à perdre haleine, manquant à plusieurs reprises de glisser dans la boue, ce qui aurait signé sa fin à coup sûr. Son bras blessé l'élançait, et il espérait de tout cœur que son idée était autre chose que de la folie. Les branchages fouettaient son visage et il devait fermer les yeux bien souvent. Dans la nuit et sous la pluie qui tombait en trombes, la vue était de toute façon un sens peu utile. Il entendait distinctement la multitude de prédateurs qui faisait voler la boue derrière lui. Le vent qui soufflait dans son dos portait à ses narines l'odeur forte des carnassiers.

Enfin il sortit de la forêt. La route se déroulait devant lui. La créature qui la recouvrait était toujours là, luisante de pluie sous le faible éclat de la lune. Kiyān courut le long du ruban et entrevit les yeux jaunes de la chimère-route. Derrière lui les fauves gagnaient du terrain.

Kiyān sentit un mouvement sous ses pieds tandis que la créature entreprenait d'ouvrir sa gueule, prête à happer le premier venu. Mais le premier venu ne comptait pas finir ainsi, et le chasseur sauta sur le côté au dernier moment, puis roula dans un talus tout proche, étouffant un cri de douleur.

Les fauves ne durent tout d'abord pas comprendre ce qui se passa alors. Le plus proche de Kiyān fut saisi par une de ses pattes et soulevée dans les airs. Le serpent plat le secoua alors dans sa gueule comme un fétu puis le projeta au sol avec une telle violence que la carapace chitineuse du carnassier se brisa. Aussitôt la poursuite s'interrompit, et les carnassiers se retournèrent contre leur assaillant afin de sauver leur vie.

Kiyān se redressa lentement et observa le formidable spectacle qu'offraient les chimères déchainées. Les fauves sautaient sans répit sur la créature-ruban, déchirant sa chair coriace avec fureur, là où l'épée de Kiyān n'avait pas réussi à l'entamer. De son côté le long serpent ne se laissait pas faire. Il avait fini par se soulever, répandant dans l'atmosphère ses effluves de goémon. Il avait sans doute compris qu'il était inutile de protéger son ventre face à des adversaires aussi dangereux ; son immobilisme était bien plus risqué. Son corps serpentin était agité d'ondulations lentes, comme une algue agitée par un faible courant. Chaque fois qu'il lançait une attaque pourtant, ses mouvements devenaient si vifs que Kiyān ne pouvait les suivre du regard. Le reptile entourait alors les prédateurs canins de ses anneaux, les écrasait dans d'abjects craquements humides, faisait éclater leurs cuirasses et broyait leurs chairs mises à nue.

Les cadavres retombaient au sol, méconnaissables.

Le chasseur entendit bientôt des voix s'approcher et il se glissa discrètement vers elles. Kiyān fit signe à Tacen et ses hommes de se taire, puis les enjoignit de le suivre.

Les caravaniers observèrent bouche bée le massacre chimérique. Il ne restait plus qu'une poignée de carnassiers. La chimère-route semblait sur le point de remporter son combat, mais

rien n'indiquait qu'elle y survivrait. Percée et déchirée de toutes parts, elle répandait autour d'elle une averse de sang qui s'écoulait le long des pavés, mêlée à la pluie qui tombait de plus belle.

Lorsqu'elle brisa enfin son dernier adversaire, elle s'effondra en sifflant. Kiyan s'approcha de sa large gueule. Un œil doré barré d'une pupille verticale noir de jais le suivit. Au pied du chasseur, un des fauves agonisait péniblement, crachant un sang noir entre deux respirations laborieuses. Le chasseur observa les deux adversaires avec tristesse. Il se retourna enfin vers les hommes qui attendaient immobiles.

— Achez les blessés, qu'ils ne souffrent pas davantage. Je vais prévenir Fareng que la route est dégagée.

Le Coffre

À flanc de montagne, la route suivait une corniche vertigineuse battue par des vents incessants. Il faisait un froid mordant ce soir-là, anormal pour cette période de l'année, car une tempête surnaturelle ravageait la région depuis des heures. Dans des conditions aussi hostiles, seul le convoi de Fareng se hasardait à avancer de nuit. Pourtant, la manœuvre était des plus risquées : les roues des énormes chariots passaient dangereusement près du vide.

Assise sur le siège du cocher et emmitouflée dans un épais manteau, Lirane craignait moins la chute dans l'abîme que l'ouragan lui-même. Le *Scarabée* était une voiture solide au poids soigneusement réparti par son concepteur. Elle se manœuvrait aisément. Les huit aurochs nécessaires à la déplacer obéissaient à la moindre inflexion de Lirane sur les rênes. Dans le blizzard, les lanternes ne suffisaient plus à percer l'obscurité. Lirane se repérait grâce au flambeau suspendu derrière le *Tapir*. C'était elle qui fermait la marche avec le *Scarabée*. Au delà, il ne devait plus y avoir qu'une patrouille d'escorteurs en arrière-garde.

Lirane tendit l'oreille. Parmi les hurlements du vent, il lui avait semblé saisir un bruit venant de la montagne : un grondement de mauvais augure. Elle crut un instant que c'était là l'écho des dieux affairés à leur ouvrage mais il lui apparut bientôt qu'il s'agissait d'un danger beaucoup plus pressant : une avalanche était sur le point de s'abattre sur la route.

À l'avant, le *Tapir* força subitement l'allure. Quelques secondes plus tard, une vague de destruction se répandit sur les pavés. Toutefois, ce ne fut pas le mur blanc auquel Lirane s'attendait. Ce qui tomba des falaises était une matière grise, plus légère que de la neige. L'espace qui séparait les deux chariots fut brusquement enseveli sous un torrent de cette substance ; Lirane perdit de vue le *Tapir*. Surmontant sa panique, elle tira sur les rênes mais les aurochs s'étaient déjà figés sur place. Elle ne put que regarder l'avalanche progresser vers elle dans un fracas de tonnerre alors qu'une nuée de poussière l'enveloppait.

Les bêtes s'affolèrent et tentèrent de se libérer de leur joug. Lirane activa aussitôt le levier qui bloquait les roues du chariot. L'avalanche continua de grossir jusqu'à ce que les pattes des aurochs en soient recouvertes, puis elle cessa.

La route avait disparu sous un agglomérat humide, trop compact pour être de la boue. Lirane passa une main gantée sur sa joue et inspecta ses doigts. Avec dégoût, elle constata que l'avalanche se composait d'une multitude de créatures duveteuses, aussi minuscules que des flocons. Elles restaient fixées les unes aux autres en un grotesque amalgame. Seul le faible mouvement de leurs pattes trahissait leur nature d'êtres vivants.

Dans un cri d'horreur, Lirane essuya le reste de son visage. Il était temps de porter secours aux aurochs. Elle laissa les bêtes se calmer un moment avant de les délier l'une après l'autre pour les conduire sur le flanc du chariot. Elle put ensuite déployer en quelques instants un abri solide, grâce à un auvent intégré dans la paroi.

De toute évidence, il allait falloir passer la nuit là. Déblayer suffisamment la route pour que le *Scarabée* franchisse la corniche prendrait plusieurs heures, même si tous les hommes de Fareng s'attelaient à la tâche. Lirane devrait veiller sur les émeraudes seule.

Quand elle eut fini de bâcher soigneusement l'étable de fortune, elle se rendit à l'arrière du chariot. Une voix lui parvient alors dans le vacarme ambiant.

— Dame Lirane !

Des ombres d'hommes et de chevaux approchaient à travers la tempête : la patrouille d'arrière-garde.

— Tout va bien ? lança Lirane.

— Nous sommes plus ou moins entiers, répondit celui qui avait parlé le premier.

Elle le reconnut à sa silhouette trapue.

— Odric ? J'ignorais que vous étiez avec la patrouille.

— Je tenais compagnie à ces braves gens pour l'étape de nuit, précisa le docteur en désignant ses compagnons.

Il y avait quatre cavaliers avec le petit homme, le nombre habituel pour ce genre d'unité. D'abord venaient deux femmes que Lirane identifia comme Nora et sa jeune sœur Dalie. En revanche, elle ne connaissait guère les autres membres de la patrouille. Ils avaient été recrutés quelques semaines plus tôt par Fareng. L'un était un gaillard blond et barbu du nom de Guinazer. Le second, Lirane ignorait même son nom et elle ne se souvenait pas l'avoir jamais entendu prononcer un mot.

Odric descendit de cheval et s'inclina avec un sourire un peu forcé.

— Nous aurions bien besoin de votre hospitalité, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— En fait, j'y vois quelques inconvénients. Maître Fareng a exigé que je sois la seule à entrer dans le Scarabée.

Le visage d'Odric se décomposa.

— Mais les circonstances sont un peu particulières, ajouta aussitôt Lirane, alors j'imagine qu'il comprendra.

L'idée d'héberger l'odorant docteur ainsi qu'un groupe de mercenaires dont elle ne savait pas grand-chose ne l'enchantait pas. Toutefois, elle ne voyait pas d'autre solution dans l'immédiat. Nora, Guinazer et l'inconnu conduisirent les chevaux à l'abri pendant que Lirane déverrouillait la porte du chariot au moyen d'une clé aux formes compliquées.

— C'est une chance que nous ayons ce chariot avec nous, fit Odric sur le ton de la conversation. Nous devrions passer une nuit agréable, non ? Il est blindé à ce que je vois.

— C'est le chariot le plus robuste de la caravane, répondit Lirane en ouvrant la porte. Un instant, je vous prie.

Elle disparut dans l'encadrement plongé dans l'ombre. Le temps qu'elle revienne, un flambeau à la main, la patrouille était de nouveau au complet devant la porte.

— Je vais vous demander de ne pas vous approcher de Cuirasse, prévint-elle. Elle n'aime pas beaucoup les inconnus et elle peut se montrer très impolie.

— Qui est Cuirasse ?

— Vous allez voir...

Odric et ses compagnons se jetèrent des coups d'œil incertains avant de la suivre à l'intérieur. Il y faisait très sombre mais Lirane alluma plusieurs torches suspendues à des appliques et la lumière se fit peu à peu dans l'unique pièce que contenait le chariot : une chambre haute dépourvue de fenêtres, dont l'entrée était bizarrement située dans un angle. Si les proportions de l'endroit étaient à elles seules impressionnantes, elles attireraient moins l'attention que la chose énorme qui trônait au beau milieu.

Dans la pénombre, on pouvait la prendre pour un arbre trapu mais, comme la clarté augmentait, les mercenaires constatèrent avec crainte qu'il s'agissait d'une chimère. Le corps en forme de tronc de la créature était recouvert de plusieurs couches de peau brune qui lui avaient donné son nom. Des membres semblables à des tiges couvertes de duvet se déployaient au-dessus d'elle et parcouraient l'ensemble du plafond en un dais inextricable. Au sol, la chimère s'appuyait sur une dizaine de griffes d'apparence redoutable, profondément enfoncées dans le plancher.

— Bonsoir Cuirasse, la salua Lirane d'un ton enjoué.

Comme la jeune femme s'approchait de la créature, le corps de celle-ci se hérissa de pointes. Odric et les autres se figèrent.

— C'est moi, espèce d'idiote ! fit Lirane en lui appliquant une tape vigoureuse entre deux épines.

Cuirasse rentra aussitôt ses défenses.

— Oui, j'aime mieux ça.

Les membres de la patrouille maintenaient prudemment leurs distances.

— Très bien, restez éloignés d'elle, approuva Lirane.

— Nous ne ferons rien pour l'irriter, assura la jeune Dalie. Que fait-elle ici ? Est-ce une acquisition de maître Fareng ?

— En effet, une des plus remarquables.

Un peu en retrait, Odric observait tour à tour les murs de la salle. Lirane devina qu'il avait remarqué la présence des coffres. Il y en avait quatre, un pour chaque paroi. Leurs serrures étaient ouvragées en gueules de lion, comme toutes celles conçues par le docte Mandrell, le savant placé au service de Fareng depuis de nombreuses années.

Guinazer posa alors la question que redoutait Lirane.

— C'est donc ici que sont gardés les trésors de la caravane ? La marchandise est dans ces coffres, n'est-ce pas ?

— Je ne peux pas répondre à une telle question, vous vous en doutez bien.

L'homme eut un petit rire.

— Quand on répond ainsi, ça veut dire « oui », damoiselle.

Lirane lui adressa un sourire faussement aimable et prit la direction d'un petit escalier menant à une terrasse logée dans un angle.

— Je dors là-haut, précisa-t-elle. Malheureusement, je n'ai qu'une seule paillasse mais j'ai quelques couvertures à vous prêter si vous voulez.

— Ça ira très bien, approuva Nora en la suivant sur les marches. De toute façon, je suis sûre que maître Fareng aura fait déblayer la route avant l'aube. Il doit enrager de savoir qu'il est coupé de ses biens.

— Certes.

Lirane tendit les couvertures à la femme d'arme et celle-ci redescendit l'escalier. Puis, en bonne maîtresse des lieux, elle ouvrit le placard qui lui servait de garde-manger et s'empara d'un jambon et d'un fromage à peine entamés, ainsi que d'une cruche d'eau.

— Ce sera un peu frugal pour six mais c'est mieux que rien, fit-elle.

— Vous n'auriez pas du vin sur vous ? demanda Odric en lorgnant une petite outre suspendue à la hanche de la jeune gardienne.

Lirane secoua la tête.

— Il n'y a rien de buvable là-dedans.

— Vous gardez toujours sur vous une outre dans laquelle il n'y a rien de buvable ?

— Seulement celle-ci. Nous pouvons dîner ?

Odric haussa les épaules.

Tous s'assirent à même le sol aussi loin que possible de la chimère et le repas commença. L'homme sans nom sortit comme par magie un énorme poignard d'une de ses manches, ce qui lui servit à découper le fromage tandis qu'Odric se chargeait du jambon.

— Tout ça me rappelle le jour où il y a eu cette grande tempête de sable autour des remparts de Gordolle, fit bientôt Dalie avec enthousiasme. Tu te rappelles, Nora ? On travaillait au guet à l'époque...

Elle poursuivit son récit un moment, puis ce fut Guinazer qui prit le relais avec une histoire de marin. Lirane participa à ces bavardages le plus aimablement du monde mais elle ne se défit à aucun moment du sabre qu'elle avait à la ceinture, pas plus qu'elle ne laissa ses pensées s'égarer au fil du repas. Elle savait parfaitement quelle fortune elle était chargée de protéger. Elle seule avait la clé du *Scarabée* et elle seule connaissait le véritable emplacement des émeraudes. Odric, tout au moins, avait vu les bijoux de ses propres yeux. C'était lui qui avait aidé Tacen à mettre la main dessus, à ce qu'on racontait. S'il en avait parlé à ses nouveaux camarades, il était possible que cela ait éveillé quelques convoitises. Aucun des quatre mercenaires ne faisait partie du convoi depuis bien longtemps. Nul n'aurait su dire jusqu'où irait leur loyauté envers Fareng.

— Je voudrais en savoir plus sur cette Cuirasse, fit Guinazer alors que minuit approchait. C'est une découverte de Mandrell n'est-ce pas ?

— Ça c'est certain, appuya Odric.

— Quelle propriété a-t-elle pour que le docte l'ait cédée à maître Fareng ?

Lirane eut un regard affectueux pour la chimère.

— Laissez-lui ses petits secrets, voulez-vous, Guinazer, dit-elle. Elle ne vous importune pas, alors faites-en de même.

Dalie intervint alors.

— Vous parlez de cette chimère comme d'une femelle. En est-ce une ?

— Oui, c'est une femelle. Nous le savons car elle a été découverte en même temps qu'un mâle de son espèce. Malheureusement, il ne s'est pas accoutumé à l'Orbiviate aussi bien qu'elle et il est mort rapidement.

— C'est bien triste.

— Si vous le voulez bien, je vais me coucher, fit Lirane en se relevant.

— Nous n'allons pas tarder à faire de même, opina Dalie. Bonne nuit.

— Bonne nuit.

Sur un dernier sourire poli, Lirane grimpa à l'échelle qui menait à son lit. Comme elle arrivait au sommet, le mercenaire inconnu lui jeta un regard appuyé qui la mit particulièrement mal à l'aise. Il n'avait pas ouvert la bouche de toute la soirée et personne ne lui avait adressé la parole.

Lirane rejoignit avec soulagement la petite plate-forme et lutta contre la tentation de retirer l'échelle. Elle ne se devêtit qu'à moitié et s'allongea sur sa paille, le sabre à portée de main. Dans cette position, elle parvient à rester encore éveillée près de deux heures. Elle entendit les conversations cesser peu à peu et céder la place aux respirations lentes propres à des dormeurs. Comme rien ne semblait devoir se passer, elle se détendit et finit par s'endormir.



Clac.

Lirane reconnut le bruit sur le champ et la peur qui la prit alors la réveilla en un battement de cœur. C'était le bruit que faisaient les pièges du docte Mandrell en s'activant. Quelqu'un avait réussi à ouvrir l'un des coffres.

Elle se redressa abruptement, empoigna son sabre et descendit l'échelle pieds nus. Il faisait noir dans la salle mais deux des torches achevaient de se consumer en crachant des flammes bleues. Lirane se servit de l'une d'elles pour rallumer son flambeau.

— Que se passe-t-il ? lança la voix de Guinazer dans la pénombre. Qui est-ce qui fait ce raffut ?

La lumière revint lentement, révélant l'état de la pièce.

Les quatre mercenaires et le docteur étaient tous allongés au sol, enroulés dans leurs couvertures comme si de rien était. Pourtant, bien en vue, l'un des coffres se trouvait effectivement ouvert.

— Il vient d'y avoir une tentative de vol, déclara Lirane d'un ton grave. Levez-vous tous.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? fit une Dalie très ensommeillée.

— Réveillez votre sœur, ainsi qu'Odric et... l'autre homme.

Lirane s'approcha à pas prudents du coffre ouvert. Elle savait que le piège avait été activé mais elle n'avait pas entendu partir les fléchettes qui auraient dû abattre le voleur. Se pouvait-il que le mécanisme n'ait pas fonctionné ?

Lorsqu'elle jeta un coup d'œil à l'intérieur, elle sut. Le piège avait été désamorcé. Le ressort qui le maintenait en place était sorti de son logement avant que le couvercle n'ait été soulevé. Nul n'aurait pu accomplir cela en se servant d'un simple outil. Le docte Mandrell ne laissait rien au hasard. D'ailleurs, le crochetage d'une de ces serrures était en lui-même un petit exploit. Devant ce mystère, une explication des plus saugrenues se forma dans l'esprit de la gardienne.

— Quelque chose a été volé ? s'enquit Odric.

— Grâce aux dieux, non, répondit Lirane. Ce coffre-là n'était qu'un leurre et il ne contenait rien de précieux. Mandrell l'avait piégé.

— Piégé ? Et avec quoi ?

— Des fléchettes. Elles contiennent une drogue capable d'assommer n'importe qui. Mais ça n'a pas fonctionné.

Tout en se libérant de ses couvertures, Guinazer eut un de ces rires qui agaçaient tant Lirane.

— Ainsi ce qu'on dit est faux. Le docte Mandrell n'est pas infallible.

— Peut-être bien...

Lirane saisit le ressort du piège et l'étira légèrement.

— À moins que nous ayons parmi nous quelqu'un qui a reçu une formation de prêtre, conclut-elle.

Cette phrase sema une certaine confusion parmi le groupe. Nora et Dalie jetèrent aux trois hommes présents des regards circonspects.

— Qu'est-ce qui vous fait penser ça ? demanda la plus jeune.

— Seul un individu capable de contrôler le métal à distance aurait pu faire ça, Dalie. Je sais de quoi je parle : le piège aurait dû fonctionner. De plus, la personne qui a ouvert ce coffre a été capable de le faire sans la clé.

— Alors quoi ? Nous avons un prêtre de Qaôzer reconverti en mercenaire ici ?

Lirane secoua la tête.

— Je pensais plutôt à quelqu'un qui aurait commencé un apprentissage de clerc dans sa jeunesse mais qui aurait échoué. On raconte que certains novices parviennent à conserver quelques pouvoirs, mais je n'en avais jamais rencontré avant. Messieurs, l'un de vous a-t-il ouvert ce coffre ?

— C'est absurde, se défendit Guinazer. Je ne sais même pas ce que nous transportons. Pourquoi irais-je essayer de le voler ?

— Je suis un honnête docteur, affirma Odric en se drapant dans sa couverture avec dignité.

— Fort bien alors, coupa Lirane.

Elle sortit la clé de sa poche et alla verrouiller la porte.

— Personne ne sortira de ce chariot tant que je ne connaîtrai pas le coupable.

D'un geste ample, elle lança la clé vers le plafond, parmi les tiges entrelacées. Avec une certaine grâce, l'un des membres de Cuirasse saisit l'objet au vol et le porta à un orifice invisible au sommet du corps de la chimère avant de l'engloutir.

— Ceci n'était pas nécessaire, commenta Nora. Ma sœur et moi n'avons rien à voir avec tout ça !

— Je pourrai récupérer cette clé en temps voulu, répliqua Lirane avant de revenir à ses trois suspects. Si l'un de vous a été clerc, il a sans doute encore son médaillon sur lui. Je suis sûre qu'un ancien apprenti ne s'en séparerait pas. Pourriez-vous me montrer votre col, maître Odric ?

Le petit homme se rembrunit.

— Pourquoi est-ce que je serais le premier ?

— Parce que vous ne faites partie de cette caravane que depuis dix jours, docteur.

— Bon, bon, ça va.

Sans empressement, il retira la couverture qu'il portait. Son visage se tendit brièvement lorsqu'il s'avança vers la lumière du flambeau.

— Tenez, regardez, fit-il en tirant amplement sur sa chemise jusqu'à dénuder en partie ses épaules. Il n'y a rien.

Encore soupçonneuse, Lirane le fouilla sans pouvoir déceler la présence d'un médaillon.

— Très bien. À vous, Guinazer.

— Vous m'insultez en m'accusant de la sorte, Lirane.

— Obéis, mon gars ! grinça Odric entre ses dents.

Guinazer finit par s'exécuter de mauvaise grâce. On ne trouva rien non plus sur lui.

Lirane se porta vers l'homme sans nom.

— Mercenaire, voulez-vous bien nous présenter votre cou ?

L'intéressé s'avança et retira sa cape. Lirane eut peine à retenir un hoquet de surprise.

Il y avait toutes sortes d'armes sur le corps du combattant : de nombreuses dagues étaient passées dans des gaines cousues sur sa veste de cuir, deux haches de lancer pendaient à sa ceinture et il avait également une sorte de fléau sur la hanche dont la chaîne entourait sa poitrine.

— Vous êtes un homme plein de ressources à ce que je vois, commenta Lirane. Quel est votre nom ?

— Il est muet, intervint Dalie. Nous l'appelons Dague.

— Je vois. Dans ce cas, ne bougez pas, Dague.

Lirane entreprit de palper le cou de l'homme. Il portait un pendentif.

— Montrez-moi ça.

L'autre lui jeta un regard mauvais et écarta sa main sans ménagement.

— C'est lui ! s'exclama Odric d'un ton pressant.

— Taisez-vous, docteur, coupa Lirane.

La pâleur du visage d'Odric la choqua mais elle ne put y accorder davantage d'attention sur le moment. Dague la défiait encore du regard.

— Écoutez, dit-elle au mercenaire. Si vous êtes coupable, autant le reconnaître. Et si vous n'avez rien à vous reprocher, vous vous attirez des ennuis pour rien. Donnez-moi cette médaille !

Sans baisser les yeux, Dague porta les mains à son cou et enleva la chaînette. Il tira de son vêtement le pendentif mais sa couleur dorée ne correspondait pas à un ornement de prêtre de Qaôzer. Lorsqu'il le tendit à Lirane, elle put constater qu'il s'agissait d'un petit réceptacle à fermoir. Celui-ci ne contenait qu'une mèche de cheveux châtain, sans nul doute un souvenir offert par une femme. Lirane laissa échapper un soupir navré.

— Je vous présente mes excuses, Dague, dit-elle avec sincérité.

Dans la seconde qui suivit, un bruit métallique se fit entendre dans un coin de la salle tandis qu'Odric laissait échapper un halètement. Se retournant, Lirane vit une médaille rouler sur le plancher. Elle la ramassa et l'inspecta à la lueur de son flambeau. Le signe de l'épée était gravé sur ses faces : l'emblème de Qaôzer.

Odric avait tenté de la duper. C'était lui l'ancien clerc, bien entendu. Pour dissimuler la médaille qu'il portait, il avait tenté une manœuvre délicate pour quelqu'un ayant abandonné sa formation de prêtre depuis des années : il avait usé de ses pouvoirs sur le métal pour faire léviter le bijou à plusieurs mètres de hauteur. Puis il l'avait maintenu dans les airs tandis que Lirane fouillait chacun d'entre eux. Cela expliquait sa tension et l'aspect de son visage tout au long de l'opération.

— C'était bien essayé, docteur, commenta Lirane.

Odric reprenait son souffle, trempé de sueur. L'odeur âcre qu'il dégagait était plus forte que jamais.

— Ça faisait longtemps que j'avais plus fait ça, soupira-t-il.

Les autres le dévisageaient encore comme s'ils ne pouvaient croire qu'il était le coupable.

— C'est moins aisé que de crocheter une serrure, n'est-ce pas ? renchérit Lirane.

— Vous avez raison...

Odric recula et posa sa main sur l'un des coffres encore fermés. Lirane poussa un cri.

— Empêchez-le !

Trop tard pour l'arrêter. Le piège fut déclenché et une volée de fléchettes jaillit à travers la pièce.

Grâce à ses pouvoirs, Odric était en mesure de savoir où allaient partir les projectiles. Il fut le seul à être épargné. Lirane sentit une vive douleur éclater dans son bras, puis ses sensations disparurent comme si la vie l'avait abandonnée. Elle était encore consciente cependant. La drogue qui venait de la clouer au sol était la même que celle utilisée par Tacen. Elle paralysait les muscles de la personne touchée sans l'assommer pour autant.

Odric n'était plus dans le champ de vision de Lirane. La malheureuse gardienne ne pouvait voir que Nora et Guinazer étendus au sol. Avec un profond sentiment de vulnérabilité, elle entendit

les pas du médecin résonner sur le bois tandis qu'il parcourait la pièce pour aller ouvrir les deux derniers coffres. Les pièges qu'ils contenaient furent déjoués à nouveau et les couvercles soulevés l'un après l'autre.

Odric laissa échapper une bordée de jurons. Il revint vers Lirane et la retourna sur le dos pour lui faire face.

— Les émeraudes ne sont pas ici ! fit-il avec hargne. Les coffres sont tous vides !

Incapable de lui répondre, Lirane ne put que lui jeter un regard faussement surpris.

— J'ai passé ces dix derniers jours à fouiller le convoi. Où sont ces fichus cailloux ?

Lirane retrouvait lentement le contrôle de ses nerfs. Ses lèvres remuaient déjà. Odric se pencha pour écouter sa réponse. Un murmure s'échappa de la bouche de la jeune femme :

— Vous... Vous allez bien voir.

Odric poussa soudain un hurlement tandis qu'un long appendice verdâtre le soulevait du sol. Un deuxième tentacule se joignit au premier et, en quelques secondes, le voleur en fut recouvert.

Cuirasse.

La chimère amena Odric jusqu'à la gueule qui s'ouvrait au sommet de son corps et l'engloutit comme elle l'avait fait de la clé.

Étendue un peu plus loin, Dalie poussa un cri d'horreur à cette vue. La jeune mercenaire avait été moins durement touchée par la drogue apparemment. Elle parvint à ramper jusqu'à Lirane.

— Nous pouvons sauver Odric, Dalie, souffla cette dernière.

— Comment ?

— Prenez l'outre à ma ceinture et allez l'ouvrir près de Cuirasse.

— Je ne comprends pas...

Lirane trouva la force de parler plus distinctement :

— Je vous ai dit que Cuirasse était une femelle. Le mâle est mort mais nous avons recueilli sur lui une essence qu'il sécrétait et à laquelle Cuirasse réagit. Elle est dans cette outre. Dépêchez-vous !

Dalie s'empara du récipient sans plus discuter et se traîna jusqu'à la chimère. À grand peine, Lirane tourna la tête pour la regarder retirer le bouchon.

Le corps de Cuirasse fut aussitôt parcouru d'un tremblement et ses griffes sortirent du plancher. Les différentes couches de peau qui la recouvraient se décollèrent l'une après l'autre. Comme une curieuse fleur renversée, la chimère s'ouvrit de bas en haut en déployant ses membrures autour d'elle. Au moment où les dernières s'écartèrent, les émeraudes apparurent.

Les bijoux étaient tous là, amassés dans le ventre de Cuirasse comme ils l'avaient été naguère dans le crâne du Djahil. La chimère était un coffre vivant, que seule l'outre gardée par Lirane pouvait ouvrir.

Une odeur écœurante se répandit dans la pièce en même temps qu'une flaque de liquide visqueux. Avec cette averse, réapparut le corps inconscient d'Odric, chutant parmi un flot d'émeraudes. Le docteur ne semblait pas avoir subi de blessures graves. Dalie essuya son visage et s'assura qu'il respirait à nouveau.

— Je crois qu'il vivra, dit-elle.



Quelques heures plus tard, on frappa à la porte du chariot tandis que la voix de Tacen se faisait entendre à l'extérieur.

Une Lirane aux traits tirés ouvrit l'huis avec soulagement pour se trouver face à un petit contingent composé de Tacen, Sarla, Lizerin le chef de convoi et Fareng lui-même.

— Vous voilà enfin.

— Les hommes sont encore occupés à déblayer la route, fit le marchand d'un air impatient. Les émeraudes, sont-elles toujours là ?

— Oui, rassurez-vous. Mais je crains que leur cachette n'ait été éventée.

Elle recula pour laisser entrer son employeur et celui-ci poussa une exclamation en entrant dans la pièce.

Les pierres précieuses étaient de nouveau en sécurité à l'intérieur du corps de Cuirasse mais il régnait toujours une puanteur insupportable dans le chariot. Odric était assis contre l'une des parois, entièrement attaché et encore poisseux de sa visite des entrailles de la chimère. Les quatre mercenaires, à présent rétablis, le tenaient sous leur garde vigilante.

— Par les dieux, que s'est-il passé ici ? marmonna Fareng à travers le mouchoir qu'il avait placé sur sa bouche.

— Je crains que le docteur ne nous ait trahis, monsieur, dit Lirane avec gravité. Il a tenté de vous voler ce soir. C'est Cuirasse qui l'en a empêché.

— Dans ce cas, nous le livrerons aux gardes de la prochaine cité que nous traverserons, conclut Fareng avec dégoût. Veillez à ce que plus personne ne s'approche du coffre, Lirane.

La jeune femme opina.

— Et éloignez cet homme de ma vue, ordonna encore son employeur en se détournant. Je ne supporte pas son odeur...

Tacen s'accroupit devant Odric pour lui jeter un regard intrigué.

— À vrai dire, dit-il, je trouve qu'elle s'est plutôt améliorée.

Wendigos

La tour se dressait au sommet de l'Immuable, dominant toute chose. À son faite, le fanal surpassait en éclat la lune et ralliait les pèlerins depuis les quatre coins de l'Orbiviate. La capitale était toute proche désormais. Fareng aurait volontiers poursuivi sa route jusqu'à l'aube mais il fallait être raisonnable. Les aurochs, à bout de force, tenaient à peine sur leurs pattes, et les hommes aussi avaient besoin de repos.

Malgré l'avance dont elle disposait sur Taléron, la caravane n'avait pas ralenti le rythme. Il n'était pas question de prendre le moindre risque avant d'arriver à l'Immuable. C'est pourquoi la fin du voyage avait été menée à grande allure.

Le lendemain, à midi, Fareng célébrerait son triomphe. À elles seules, les émeraudes allaient doubler sa fortune. Dans le campement, l'heure était désormais à la relâche et beaucoup de mercenaires avaient bu, en dépit des consignes du chef de convoi. Même en cette heure tardive, il régnait encore une atmosphère de fête. Quelques chansons se faisaient entendre sur le flanc de la colline et près des foyers allumés dans la clairière où étaient stationnés les chariots.

Tacen déambulait parmi les hommes endormis. Il ne pensait pas trouver le sommeil cette nuit-là. L'idée d'être si proche du but sans avoir encore réussi lui tordait l'estomac et il ne tenait pas en place. D'ailleurs, il n'avait jamais bien dormi lorsque la caravane faisait étape au moulin du Saut. Le fracas de la chute d'eau et du torrent tout proches ne cessait jamais.

Sur la colline, une patrouille d'escorteurs plus ou moins sobres revenait des ruines. Tacen alla à leur rencontre et les salua.

— Rien à signaler ?

— Non, Monsieur, répondit le chef du détachement. Nous avons inspecté le moulin par précaution mais il est aussi vide que d'ordinaire.

— Bien.

Le négociant s'apprêtait à descendre vers le torrent pour se rafraîchir lorsqu'une des mercenaires l'interpella d'un ton pressant.

— Maître Tacen, j'ai vu quelque chose bouger dans l'ombre de la roue ! Il y avait quelqu'un, j'en suis sûre. Orbin refuse de me croire !

— Tu as bu, Tilda, rétorqua son supérieur. Je vous assure que nous avons bien cherché partout, maître Tacen.

D'un geste, il ordonna à la patrouille de le suivre. Tacen les regarda s'éloigner sans rien ajouter. Une fois qu'ils furent hors de vue, il changea de destination et prit le chemin du moulin.

Fouiller ces ruines une deuxième fois ne servirait sans doute à rien, néanmoins deux précautions valaient mieux qu'une. Bien qu'il y eût toutes les chances que la jeune femme n'ait aperçu qu'un chien errant ou un glouton, il restait toujours cette légère possibilité qu'il y ait vraiment un danger. Or, Tacen avait appris depuis longtemps à ne rien laisser au hasard.

Le moulin lui-même se résumait à une petite mesure adossée à la pente. Le cours d'eau qui avait alimenté sa roue, à présent abattue, était une rivière semi souterraine qui jaillissait en cascade à travers une faille dans la roche. Selon une légende locale, c'était par cet accès que les wendigos - démons au service du dieu Dwored - remontaient pour venir tourmenter ceux qui passaient la nuit dans ces bois. Toutefois, à défaut de wendigos, on trouvait plutôt des hiboux particulièrement bruyants dans les soupentes de l'antique moulin.

Tacen prit soin de ne pas approcher du bâtiment par le sentier, trop dégagé à son goût. Au lieu de cela, il contourna à pas de loup la crête et s'approcha par les bois. Une des fenêtres perçait la façade au sud et il était facile de se glisser à l'intérieur. Accroupi contre le mur, il écouta un moment, guettant le moindre bruit incongru au milieu de la rumeur du torrent.

Rien.

Tacen compta jusqu'à vingt et se redressa prudemment pour jeter un coup d'œil à l'intérieur. Il ne vit que le recoin sombre d'une salle qui avait servi autrefois de chambre au meunier. Un des murs était éventré et livrait passage à un rayon de lune.

Tacen se glissa par la fenêtre, puis atterrit sur le sol dans un silence absolu. L'espace d'une seconde, il crut entendre comme un soupir derrière lui mais la pièce était parfaitement vide. Toujours baissé, il rasa le mur ouest et sortit par la partie écroulée. Il se trouva dans une courette garnie seulement d'un vieux four à pain. Tacen inspecta soigneusement l'endroit et ne vit qu'une seule autre porte menant à la salle principale.

Il tira son épée et se présenta devant l'encadrement. Il faisait très sombre à l'intérieur, de sorte qu'il mit plus d'une seconde avant de réaliser que quelqu'un lui faisait face.

Une silhouette massive était appuyée contre les pierres ayant soutenu autrefois les engrenages du moulin. L'individu restait immobile mais il avait remarqué l'intrusion. Sa tête au crâne lisse était tournée vers la porte et sa main reposait sur la poignée d'un objet qui, dans le noir, ressemblait à un long bâton.

— Que faites-vous là ? articula Tacen.

Pour toute réponse, l'inconnu se redressa et le négociant comprit alors sa méprise. L'être n'était pas appuyé sur les pierres ; il était nonchalamment assis sur elles. Une fois debout, il dépassait Tacen d'au moins deux têtes et la pièce elle-même parut rétrécir. Il leva l'objet qu'il tenait et qui n'avait plus du tout l'air d'un bâton mais plutôt d'une énorme épée à double tranchant. Sur sa tête, des cornes torsadées ornaient son front.

Tacen n'était nullement superstitieux, pourtant son sang se glaça à cette vue. Un bref instant, il resta figé sur place.

De l'intimidation, rien d'autre, se reprit-il avec colère. Une mise en scène destinée à donner un avantage au combat.

Il brandit son glaive en un faible geste de protection mais son hésitation avait été de trop. Une main s'abattit sur son poignet, lui causant une vive douleur. Avant d'avoir pu réagir, il se sentit soulevé de terre comme un enfant.

Un deuxième colosse était entré dans la pièce derrière lui. L'homme ou la chose qui le tenait avait une force terrifiante. Tacen se débattit en vain. La prise de son assaillant se renforça sur son bras et lui coupa la circulation. Sa lame tomba au sol dans un cliquetis dérisoire.

L'être face à lui parut alors se détendre et abaissa son épée. Il se saisit ensuite d'un morceau d'étoffe qu'il approcha du visage de Tacen. Celui-ci aurait pu crier mais, avec le bruit de la chute d'eau, cela ne servait à rien. Il n'avait plus qu'une ou deux secondes avant d'être ligoté et coiffé d'un sac noir. L'une de ses mains était encore libre. En un éclair, il la plongea dans la poche de sa ceinture qui contenait la poudre paralysante et l'appliqua sur le bras de son agresseur. Rien ne se passa. Il n'avait pu toucher la peau nue, car une sorte de boue sèche recouvrait le corps de l'homme.

La cagoule fut abaissée sur les yeux de Tacen. Dans un ultime regard, il repéra l'emplacement d'une lucarne, juste au dessus des restes de la roue. Sa main glissa à nouveau dans sa ceinture avant que les géants ne la saisissent et il trouva l'objet qu'il cherchait. Il le lança alors en direction de la fenêtre.

L'absence de choc lui apprit qu'il avait visé juste. Une seconde plus tard, une lumière aveuglante emplit la nuit, traversant même le tissu épais qui couvrait les yeux de Tacen. La pierre avait rempli son office en touchant l'eau du torrent. Elle brillait à présent d'un éclat si éblouissant qu'aucune sentinelle n'aurait pu le manquer.

Un des deux ennemis poussa un grognement de colère et asséna un coup brutal sur le crâne de Tacen.



Les cris d'alarme des hommes de garde réveillèrent Fareng en sursaut. Pendant près d'une minute, il demeura hébété dans son lit avant de réaliser enfin où il se trouvait et ce qu'il se passait. Quelqu'un menaçait ses hommes.

Fareng s'arracha à ses draps de satin et enfila à la va-vite une robe de chambre. Il ouvrit ensuite les volets qui barraient sa fenêtre. Il régna la plus grande pagaille à l'extérieur. Des escorteurs couraient en tous sens et des ordres étaient aboyés dans le noir. Fareng reconnut son chef de convoi en contrebas de *l'Ocelot*.

— Que se passe-t-il, Lizerin ?

— Regardez sur la colline, Monsieur !

Le marchand leva les yeux vers le moulin et aperçut une lueur qui dégringolait dans le torrent comme une curieuse luciole aquatique.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est la pierre de Tacen, Monsieur. Celle qui brille quand on la plonge dans l'eau. Il n'a pas pu simplement la laisser tomber dans le torrent. Il a dû se passer quelque chose.

Fareng sentit la peur l'envahir. Il s'était cru intouchable depuis qu'il était arrivé en vue de la capitale et il réalisait subitement qu'il avait eu tort. Tout pouvait encore arriver.

— Avez-vous envoyé des hommes porter secours à Tacen ? demanda-t-il.

— Kiyan est parti avec deux patrouilles.

— Je veux que tous les autres escorteurs se rassemblent autour du *Scarabée*, y compris vous-même. Il faut protéger notre chargement à tout prix, vous m'entendez ?

— Bien, Monsieur.

L'homme d'arme courait déjà vers le chariot où étaient gardées les émeraudes. Fareng ferma les volets et les verrouilla soigneusement. L'obscurité de sa chambre l'oppressant, il se munit d'une lampe. Puis, il alla entrouvrir la porte du couloir.

Les deux hommes qui montaient la garde d'ordinaire étaient à leur poste.

— Soyez vigilants, leur glissa-t-il avant de refermer le battant dans un claquement sec.



À l'extérieur, les soudards prenaient leurs positions autour du *Scarabée*.

Maudissant l'obscurité du sous-bois, Lirane serrait son sabre à deux mains. La présence des cinquante hommes qui l'entouraient la rassurait modérément. Qui donc avait pu s'en prendre à Tacen ? On ne trouvait plus de chimères si près de l'Immuable. Des malandrins pouvaient se cacher dans le moulin du Saut mais l'endroit n'avait rien d'un coupe-gorge. D'ailleurs il paraissait absurde de s'attaquer à un négociant à quelques pas de sa caravane...

Un craquement retentit dans le bois de pins et l'ensemble des mercenaires fit volte-face.

— Je veux deux volontaires ! ordonna Lizerin.

Une paire d'hommes robustes courut vers l'endroit d'où s'était élevé le bruit. L'un était muni d'une pertuisane dont il se servit pour se dégager un passage dans les branches basses. Alors qu'il plongeait le fer de son arme dans des fourrés, celui-ci se figea. L'homme tira sur la hampe de toutes ses forces sans résultat : la lance semblait fichée dans de la pierre.

Il y eut un mouvement vif dans la végétation. L'arme et son propriétaire s'enfoncèrent brusquement à l'intérieur d'un buisson et disparurent. Un instant surpris, le deuxième garde s'élança à l'aide de son compagnon avec sa hache. Un tintement métallique retentit, puis plus rien.

Les choses s'étaient passées trop vite. Les escorteurs entourant le *Scarabée* fixaient avec stupeur le point où les deux hommes s'étaient volatilisés. Lizerin hésitait à lancer l'assaut car il flairait déjà une diversion.

Avant que qui que ce soit n'ait manifesté le désir de s'approcher des taillis, un mugissement rauque et presque humain éclata. Il ne venait pas des alentours du camp cette fois, mais du *Scarabée* lui-même.

Les mercenaires se retournèrent vivement et levèrent les yeux. Une forme massive se tenait debout sur le toit du chariot, à quelques mètres au-dessus de la tête de Lirane. La jeune femme aurait été bien incapable de dire comment cet être avait grimpé là-haut.

À la lueur des torches, il ressemblait à un homme mais il mesurait plus de deux mètres. Son corps était entièrement marbré de noir et blanc. Deux cornes imposantes se courbaient sur sa tête et il tenait une lourde épée à deux mains.

— Wendigo !

Le mot se répandait déjà dans les rangs des caravaniers.

Le démon poussa de nouveau un long cri avant de disparaître sur le toit.

— Saisissez-le ! Qu'est-ce que vous attendez ? s'écria Lizerin.

Contrairement à ses hommes, le fait de voir son ennemi semblait l'avoir libéré de la tension qui l'habitait une seconde auparavant. Les escorteurs hésitèrent puis se lancèrent à l'assaut du chariot. Néanmoins, la voiture n'offrait guère de prises et ils eurent le plus grand mal à se hisser à son sommet.

Sans même essayer, Lirane recula et chercha des yeux le monstre. Elle le vit soudain sauter depuis l'arrière du *Scarabée* et se rattraper des deux mains au toit de la voiture la plus proche. Il avait rangé son épée dans une gaine suspendue dans son dos, preuve qu'il portait tout au moins quelques vêtements. Voilà qui ne plaidait pas en faveur d'une explication surnaturelle.

Un archer tenta de l'abattre. Le wendigo se balança à temps pour éviter le trait et passa une jambe au-dessus du toit afin de s'y laisser rouler.

— Je n'ai pas donné l'ordre de tirer ! aboya Lizerin.

— C'est un démon ! se justifia le garde d'un ton terrifié.

— Il n'a rien d'un démon.

La tête du monstre apparut brièvement au-dessus du rebord pour observer le chef de convoi, puis disparut à nouveau. Malgré la pénombre, Lirane aurait juré que l'être avait adressé un salut ironique à Lizerin.



Fareng avait entendu les cris des hommes ainsi que l'étrange mugissement qui s'était élevé par deux fois à l'arrière du convoi. Depuis lors, il marchait de long en large à travers sa chambre dans la peur grandissante de ce qui pouvait arriver. Pendant un moment, il eut la tentation de s'emparer de l'épée de son père accrochée au mur et d'aller porter main forte à ses gens. Mais il y renonça bien vite et se retrancha dans la petite pièce qui lui servait de cabinet de travail.

Sur la table étaient étalés plusieurs livres de compte et documents courants. La lettre de créance qu'il avait rédigée pour récompenser Viléon n'était pas encore achevée. Machinalement, Fareng s'assit pour en reprendre l'écriture. Viléon méritait une généreuse compensation pour le rôle qu'il avait joué dans la traque des émeraudes. C'était grâce à lui que le premier chargement avait été bloqué plusieurs jours dans les coffres de Ropra et grâce à lui aussi que Taléron avait pris tant de retard dans cette course.

Un bruit de pas au dessus de sa tête sortit abruptement Fareng de sa rédaction. Il y avait quelqu'un à bord de l'*Ocelot*. Le marchand retourna précipitamment dans sa chambre se saisir de l'épée. D'un geste maladroit, il la décrocha et fixa son attention sur les lattes du plafond. Les pas s'étaient arrêtés mais l'intrus était encore là. Des grincements intempestifs trahissaient sa présence.

Fareng attendit et le bruit cessa au bout de quelques secondes. Fareng ne bougea pas davantage. Il respirait par à-coups sans quitter des yeux le plafond. Lorsque les battements de son cœur se calmèrent, il marcha jusqu'à la porte menant au couloir et l'ouvrit. Il n'y avait plus qu'un seul des hommes en faction devant le seuil.

— Où est votre compagnon ? s'enquit Fareng d'un air mécontent.



— Il est allé voir là-haut, Monsieur.

— Vous auriez mieux fait d'y aller tous les...

Fareng fut interrompu par le bruit sourd qu'émit la tête du garde en entrant en contact avec le chambranle de la porte. Une main sombre l'avait saisi derrière le crâne avant de le repousser contre le bois sans ménagement. Assommé, l'homme d'arme s'affaissa sur le sol.

Fareng recula en poussant un glapissement. D'un geste brusque, il tenta de refermer la porte. Une énorme botte émergea dans l'interstice et bloqua la fermeture. Le marchand recula de plus belle pour s'enfermer dans son étude. Lorsque son épée cogna contre la table, il se rappela tardivement qu'il avait une arme. Il la leva d'un air menaçant à l'instant où la porte s'ouvrait à la volée.

Une créature de haute taille se tenait devant lui : un démon, un authentique wendigo venu du tréfonds de Vostisse.

Malgré l'obscurité, Fareng devinait les yeux de l'être qui le scrutaient. Il se sentit subitement très conscient de la robe de chambre qu'il portait et des pantoufles qu'il avait aux pieds.

Sans même prendre la peine de tirer son arme, le wendigo s'avança dans la pièce. Fareng fit siffler l'épée dans l'air bien inutilement et tenta une faible fente. Ayant mal estimé le poids du glaive, il manqua de basculer en avant.

Le wendigo tendit ses mains et saisit le plat de la lame entre elles. Fareng sentit avec horreur l'arme lui être arrachée des mains. D'un geste vif, son assaillant la rattrapa par la poignée et la pointa sur l'infortuné jeune homme. Il semblait presque déçu que la chose ait été aussi facile.

— C'est moi qu'il faut affronter, démon ! fit une voix vindicative depuis la chambre.

Sarla venait d'arriver à son tour. Elle avait rejeté sa cape sur son épaule et la lame qui remplaçait son bras droit était bien en vue.

— Capitaine, terrassez ce monstre ! cria Fareng.

Sarla ne put faire qu'un pas avant qu'une deuxième silhouette ne s'encadre derrière elle. Un autre démon, aussi immense que le premier. L'expression d'effroi qui se peignit sur le visage de Fareng suffit à avertir la femme. Elle fit tourner son sabre sans même se retourner. L'étrange lame courbe rencontra la garde d'une flamberge.

Sans effort apparent, le wendigo repoussa Sarla de côté et l'empêcha d'entrer dans l'étude. Le monstre qui tenait Fareng en respect referma la porte derrière lui, coupant Sarla de son employeur.

Il n'y avait plus aucun espoir. Le marchand, totalement impuissant, regarda l'épée de son père briller dans la main de l'être.



La chambre de Fareng était devenue le théâtre d'un furieux affrontement.

Sarla et le colosse qui lui tenait tête étaient tous deux des épéistes de grand talent. Toutefois, leurs techniques respectives n'avaient rien de commun. Le géant se servait de sa force extraordinaire pour manier sa lourde épée comme il l'aurait fait d'un jouet, alors que le capitaine s'était toujours désintéressé du combat lui-même, n'y voyant qu'un moyen et non une fin. Elle frappait pour blesser et ses attaques se limitaient à l'effort nécessaire à atteindre son but : porter secours à Fareng.

La rumeur de l'arrivée de renforts s'éleva bientôt et Sarla reconnut les cris des escorteurs qui se massaient à la porte de *l'Ocelot*.

Le démon changea le rythme de l'assaut et fit reculer la femme. Profitant d'une seconde de répit, il saisit la lourde armoire à glace qui trônait dans un coin de la chambre et la fit basculer devant l'entrée. Le meuble s'abattit à grand fracas. Un instant plus tard, la porte cognait contre le bois tandis que des ordres étaient lancés depuis le couloir.

Déjà sur pieds, Sarla chargeait de nouveau son ennemi.

— Vous ne pourrez pas rester ici éternellement ! fit-elle en bloquant brièvement les deux armes.

Le géant eut un sourire à peine visible dans les marbrures qui lui couvraient le visage.

— Vous n'êtes pas des démons, appuya Sarla. Je pencherais plutôt pour des brigands.

Elle tenta une feinte que le wendigo déjoua avant de viser ses jambes. L'attaque puissante força Sarla à faire un pas en arrière. La flamberge revint par le bas et la femme ne put parer qu'en bloquant son sabre contre son ventre. Le choc fut dur. Soulevée du sol par le coup, Sarla atterrit contre l'armoire. Elle ne perdit connaissance qu'un instant mais il fut plus que suffisant.

Le démon avait fui par l'étude de Fareng. Sarla se releva tant bien que mal et clopina jusqu'à la porte. Elle adressa une prière à Nydali avant de pousser le battant pour découvrir ce qu'il était advenu de son employeur.

La pièce était intacte. Prostré sur le sol, le jeune marchand semblait indemne. Sarla se précipita sur lui et l'entoura d'un bras protecteur.

— Où sont-ils, Rasène ?

Fareng resta immobile un moment.

— Ils sont partis, souffla-t-il.

— Comment ça partis ? Comment ont-ils quitté la pièce ? Ils connaissaient le passage secret de votre père ?

Elle comprit dès que son regard rencontra celui de Rasène.

— Oh non... murmura-t-elle. Vous leur avez dit. Ils vous ont menacé et vous leur avez dit comment sortir !

— Ils... Ils m'auraient tué.

— Ils ne vous auraient pas tué. Ce n'étaient pas des assassins. Ils venaient chercher quelque chose.

Dans la chambre, un bruit de bois brisé indiqua que l'armoire avait fini par être détruite par les assauts d'une demi-douzaine de haches. Lizerin et ses hommes entrèrent en désordre et s'arrêtèrent devant la porte du cabinet.

— Ils se sont enfuis, les informa Sarla. Poursuivez-les !

Tandis que les escorteurs ressortaient précipitamment, elle se releva et inspecta la pièce avec soin. Les papiers toujours étalés sur le bureau avaient été consultés à la va-vite.

— Qu'ont-ils pris ? demanda-t-elle en ravalant difficilement sa colère.

— Une lettre de créance, précisa Fareng d'une voix éteinte, celle que je destinais à Viléon, mon contact de Ropra.

Sarla eut un rire sans joie.

— Curieux démons, n'est-ce pas ? Plutôt des mercenaires à la solde d'un concurrent.

Une lueur de compréhension et de fureur s'alluma dans les yeux de Fareng.

— Taléron ?

— Qui d'autre ?



Le lendemain, à l'heure dite, le convoi repartit pesamment en direction de l'Immuable. Personne n'avait été blessé sérieusement par les « démons ». Les deux gardes disparus avaient été abandonnés inconscients dans une clairière toute proche. Tacen, pour sa part, avait été retrouvé dans les ruines du moulin et il recouvra ses forces un peu plus tard.

Les émeraudes étaient toutes là mais cela ne reconforta en rien Fareng. Il avait à présent la certitude d'avoir échoué à vaincre Taléron. Son premier geste le lendemain fut d'ouvrir son pasonier. À l'intérieur du meuble, deux des instruments de communication luisaient sur leurs

coussins de velours, indiquant qu'ils étaient porteurs de nouvelles. Avant même de les faire vibrer, Fareng sut ce que les diapasons allaient lui annoncer.

« Taléron est arrivé à l'Immuable cette nuit avec un plein chargement d'émeraudes ! *disait le premier.* Je suis navré, maître Fareng mais j'ai dû lui acheter une partie de son chargement. »

Avec un curieux détachement, Fareng actionna le second.

« *Rasène, Taléron a déjà revendu ses pierres et je crains qu'il ne tire dix fois plus de bénéfices que vous de cette affaire. Sauriez-vous comment il a pu arriver si vite ?* »

Non. Fareng l'ignorait.

Il n'avait aucune idée de comment Taléron avait pu s'y prendre. Et, aussitôt, cette question devint plus importante que la défaite elle-même. Comment rattrape-t-on en une semaine un retard de près d'un mois ? Comment peut-on voyager aussi vite que le vent lorsque l'on n'a que des chevaux à sa disposition ?

Faut-il avoir recours à la magie, demander aux dieux impies des dons innommables ? Taléron était connu pour être retors mais il n'avait rien d'un sorcier.

La vérité, Fareng ne devait l'apprendre que plusieurs jours après. D'abord, il ne voulut pas y croire, niant que quiconque ait pu accomplir un tel acte. Puis, comme les rumeurs se confirmaient, il dut se rendre à l'évidence. Les grands prêtres eux-mêmes avaient reconnu l'exploit de Taléron. Le doute n'était plus permis et la légende enflait déjà.

Taléron n'avait pas emprunté les routes des hommes pour son voyage...

Il avait cheminé par le domaine des dieux.